

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL.

NOUVELLE SÉRIE

CENT-VINGTIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1916



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue LaGauchetière Est.

1916

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Parti

CONSOLAT

J'AI ac
acte

J'étais t

compagnon

femme tot

s'annoncer

cellule où

avec la rap

dont je ne j

ling si ti.

Comme j

je ne compr

élevé, et m

terminant p

Ces mots,

mou ling si

n'était pas

dits sur ce t

mots je ne p

Lettre du Père Péloquin

FRANCISCAIN

Parti de Montréal pour la Chine en juillet 1915

CONSOLATIONS DU MISSIONNAIRE. — PREMIER BAPTÊME. —

PREMIÈRE ROSE

J'AI accompli, l'autre jour, à n'en pas douter, l'un des actes les plus consolants de ma vie de missionnaire.

J'étais tranquillement à l'étude, et le Père Prosper, mon compagnon, était absent. Tout à coup se présente une femme tout essoufflée et à la figure inquiète. Sans s'annoncer d'aucune façon elle entre en bourrasque dans la cellule où j'étais, et sans autre préambule, me baragouine avec la rapidité de l'éclair, une cinquantaine de mots chinois dont je ne pus retenir que les derniers : *siao haëtze mou ling si ti*.

Comme je lui faisais signe de ne pas parler si vite, que je ne comprenais pas très bien, elle reprit sur un ton plus élevé, et m'érueta tout aussi rapidement la même tirade, terminant par les mêmes mots : *siao haëtze mou ling si ti*.

Ces mots, je les comprenais, *siao* : petit ; *haëtze* : enfant, *mou ling si ti* : n'a pas été encore lavé quant à l'âme. Ce n'était pas encore très difficile, comme vous voyez. Mais dits sur ce ton et surtout prononcés avec cette rapidité, ces mots je ne parvenais pas à en saisir parfaitement le sens.

Désespérant donc d'en venir à quelque chose qui me satisfît, je lui fis signe d'aller à la chapelle, où je savais que les vierges avaient l'habitude de travailler. Elle obéit à l'instant et s'y rendit. Mais par malheur, à ce moment-là, les vierges n'étaient pas là. Elle revint donc non plus vers moi cette fois, mais vers sa demeure. L'instant d'après, je la voyais arriver portant quelque chose enveloppé dans un pan de son mantelet.

Ah, je n'eus pas la peine de la prier bien longtemps, je vous assure, elle m'ouvrit aussitôt tout grand et me laissa voir le trésor : un joli petit marmot de quelques jours seulement.

Son geste était pour le moins aussi éloquent que ses paroles. Je compris alors et baptisai l'enfant aussitôt, une petite fille, à laquelle je donnai les noms de Marie-Anne-Rose-de-Lima.

Le rêve le plus caressé de ma jeunesse venait donc de se réaliser, j'avais fait mon premier baptême d'enfant en Chine. J'avais en même temps donné une homonyme à ma mère et à trois de mes sœurs, j'étais au comble de la joie.

FR. BONAVENTURE PÉLOQUIN, O. F. M.

Missionnaire apostolique.

Poshing, Shantung, Chine.

A

Par

Le

beaux
nére f
gine de
de not
qui, les
"la plu
Rien
premier
sait s'in
arrête l
pleine t
Il aide à
miers p
d'ou qu
Niari et

AFRIQUE

—
AU PAYS DE LINZOLO

(HAUT CONGO FRANÇAIS)

—
Par le R. P. LE GALLOIS, de la Congrégation du
Saint-Esprit

L'*histoire* de Linzolo — s'il nous est permis d'employer ce grand mot — peut se lire ailleurs, dans les deux beaux volumes où est racontée la carrière apostolique du vénéré fondateur de la mission du Haut-Congo français. L'origine de cette station, en effet, se rattache aux origines mêmes de notre colonie africaine équatoriale et aux noms de ceux qui, les premiers, consacrèrent leur vie et leur activité à " la plus grande France " du Congo.

Rien de plus réconfortant que l'exposé des " gestes " de ce premier centre de civilisation et d'apostolat africain. — Il sait s'imposer, dès l'abord, à des tribus de mœurs dégradées, arrête l'esclavage et crée un noyau actif de vie libre en pleine barbarie. Il rayonne et étend peu à peu son action. Il aide à la fondation de Brazzaville, il hospitalise les premiers pionniers du Stanley Pool, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Il essaime enfin jusqu'aux sources du Niari et enfante Mbamou.

* * *

Trente ans ont ainsi passé.

Plus d'une énergie s'est usée à Linzolo, plus d'une vie de missionnaire s'y est épuisée ; les installations matérielles des débuts sont tombées en ruine. Mais, tel l'arbre secoué par le cyclone reverdit plus vigoureusement, la mission de Saint-Joseph de Linzolo, après sa restauration des années dernières, reprend son activité d'antan et ne demande qu'à s'exercer sur des champs nouveaux.

Son humble clocher prend des airs d'importance, au sein des vallées ombragées de palmiers, quand il lance jusqu'aux extrémités du cirque de collines qui l'entourent son appel argentin, aux jours de grande fête.

De tous côtés alors, descendent joyeusement vers Notre-Dame-du-Bon-Secours, titulaire de l'église, les bandes nombreuses des catéchumènes, les groupes bruyants des jeunes néophytes et les troupes paisibles des ménages chrétiens.

Sur l'antique sentier d'autrefois, devenu grande route, qui monte à Nkilansa, les caravanes d'aujourd'hui se reposent à l'ombre du bosquet d'où l'on voit la Mission. Ils y allument leurs feux de nuit durant la saison sèche, et ne partent vers Brazzaville, qu'après que l'*Angelus* de Linzolo, dans l'air frais du matin, leur en a donné le signal.

Que de fois un vieillard, un féticheur, un chef influent, nous prend à part pour nous dire : " Ah ! Père, quand tu sauras que la mort vient me prendre, à moi aussi, n'oublie pas d'apporter l'eau ! "

* * *

Je
d'hu
Er
ment
religi
en dé
ment.

I. -

Le
gieuse
A c
Bonne
peu à
pénétr
L'inc
monise
Nzamb
théolog
Seule
gronde
de son (C
C'étais
bonne v

Aussi,
étranger
de la reli

Je n'ai pas l'intention, pourtant d'entreprendre aujourd'hui cette histoire-là, si intéressante soit-elle.

En offrant ces lignes à mes lecteurs, je veux simplement les tenir au courant des progrès de notre sainte religion dans une tribu confiée à notre sollicitude, et cela en dépit des efforts d'une secte protestante arrivée récemment.

I. — LES PROTESTANTS AU MOYEN CONGO FRANÇAIS

Le pays vivait loin des discussions ou des querelles religieuses ; jusqu'ici, pas de note discordante.

A ceux qui, dès l'origine, étaient venus leur apporter la Bonne Nouvelle, les chefs avaient confié leurs enfants et, peu à peu, les nombreux catéchistes catholiques faisaient pénétrer les croyances et les mœurs chrétiennes.

L'indigène, le *Baladi*, pauvre primitif de la nature, s'harmonise avec elle. Il coule doucement son existence vers *Nzambi* (Dieu), sans rêver de contradictions ou de batailles théologiques.

Seule, près de ses villages, la grande rumeur du fleuve qui gronde sur les pierres des cataractes, lui rappelait le nom de son Créateur, et peu à peu semblait l'attirer vers Lui.

C'était trop de calme et trop de paix pour ces pauvres de bonne volonté.

* * *

Aussi, il y a quelques années, arrivèrent dans le pays des étrangers qui semblaient s'intéresser beaucoup aux succès de la religion catholique. Ils prenaient, de droite et de gau-

che, des renseignements sur notre manière de faire ; ils étudiaient les localités, visitaient subrepticement nos œuvres.

Un jour, on apprit qu'une secte protestante avait fait des démarches auprès du gouvernement français, pour obtenir des concessions de terrain.

" C'est des *Anglèzes* ! " disaient les Noirs, en les distinguant de nous, prêtres catholiques, qui n'avons d'autre titre glorieux que celui de " Pères pour Français ! "

Une concession leur fut octroyée sans difficulté.

S'appuyant sur leurs collègues d'en face, établis au Congo belge, à Kingoï, ils excursionnèrent surtout aux confins de la tribu des Ba-Kongo et y établirent quelques *clarks*. Inutile de dire que ces Suédois d'origine, Allemands de secte, parlent anglais et vivent de subsides anglais.

De nombreuses caisses défilèrent sur le chemin venant de Brazzaville, puis des " pasteurs " en hamac, puis des ministresses, puis des *clarks* Sierra leonais ou Akkra anglais, habillés comme des messieurs !

Deux missions protestantes luthériennes édifiaient leur " confortable home ", l'une à Mousana, à quelque distance de Linzolo, l'autre près de Mbamou, à Madzia

* * *

Humainement parlant, ces apôtres se présentent avec de grands avantages : des subsides et des crédits fort imposants, un personnel nombreux, la sympathie de certaines autorités et, par dessus tout, une doctrine tellement large que les plus difficiles peuvent s'en accommoder.

N'i
des s
songer
et pres
travau
noncon
de-Bon
du réci
Vers
lakaha
habite
les Biss
Ces g
pour ai
des borc
Gens ap
riches e
révolte i
nécessai
" Guerre
Nous
écoles r
volonté.
Les pr
plus heur
Les an
protestan
savent fo
paux avai

N'importe ! la lutte s'imposait à nous, dès que, débarrassés des soucis matériels d'une restauration, nous pourrions songer aux voyages lointains. Les peines n'ont pas manqué, et presque le découragement. . . C'est la pierre de touche des travaux apostoliques. Mais, aussi, les joies de la récolte s'annoncent avec la protection visible, palpable, de Notre-Dame-de-Bon-Secours, comme nos lecteurs le verront par la suite du récit.

Vers l'ouest de la mission de Linzolo, entre la rivière Foulakahari, gros affluent du Congo et la frontière franco-belge, habite un clan de Bakongo, dont les membres s'appellent, les Bissimpoutou.

Ces gens tiennent le milieu comme caractère et forment, pour ainsi dire, tampon entre les *Bakongo* proprement dits des bords du fleuve et les *Ballali* des vallées de Linzolo, Gens âpres au gain, pleins d'astuce, industriels, volontaires, riches et très superstitieux, ils avaient jadis fomenté une révolte importante contre le gouvernement français, rendu nécessaires les représailles qu'on a décorées des mots " Guerre de Kimpanzou. "

Nous avons essayé, plusieurs fois, d'établir chez eux nos écoles rurales. Toujours on s'était buté à leur mauvaise volonté.

Les protestants essayèrent à leur tour et ne furent pas plus heureux.

Les anciens, les chefs, se montraient aussi hostiles à l'idée protestante qu'à l'idée catholique. Et pour cause ! Car ils savent fort bien que la source de leurs revenus et les principaux avantages qu'ils tirent de l'exploitation de leurs con-

temporains tarissent avec l'introduction de l'idée chrétienne.

Mais des " Jeunes " m'avaient fait connaître leur désir de connaître Dieu et d'obtenir le saint baptême, de " gagner l'eau " comme ils disent. Souvent, dans les nombreuses visites motivées par le commerce avec leurs amis de Brazzaville, plantons, cuisiniers, marmitons, ils avaient entendu exalter les magnificences du culte catholique, ils avaient entendu le son des cloches, ils avaient assisté aux sorties de la messe, où des milliers de noirs endimanchés, l'air heureux, reprennent joyeusement le chemin de la ville. Peu à peu naissait en eux la curiosité de savoir, suivie bientôt des espoirs chrétiens d'une vie meilleure. . .

Les Jeunes étaient pour nous, prêts à recouvrir l'ère de la querelle des Anciens et des Modernes, vieille comme le monde et vivace même chez les pauvres primitifs !

* * *

Un beau matin, je décidai d'aller tenter de nouveau la fortune.

C'était loin : une vingtaine de jours d'absence.

Vite je réquisitionnai six porteurs : un pour l'autel, un pour la couverture, un pour quelques vivres, un pour les effets de rechange dans le cas de tornade (nous étions en saison des pluies) ; les deux derniers étaient chargés, l'un de la pharmacie, l'autre du fusil (seul garde-manger).

Et en avant. *In viam pacis !*

* * *

La r
suit rel
cune co
enjamb
Par cor
ne trou
solides
devenus
les pied
Dans
un ourle
levée, pa
que le N
ter à ch
les bourr

Aux h
vienne r
hé taté !
accompag
l'un d'eux
les autres
Avec c
soleil, glis
par les es
par terre
ses se malt

La route est bonne. Elle est large de huit à dix mètres et suit religieusement la ligne directe, en ne faisant grâce d'aucune colline, d'aucun bas-fond, d'aucun obstacle. Des ponts enjambent les petits ruisseaux, qui n'en ont guère besoin. Par contre, sur les rivières plus larges ou plus profondes, on ne trouve, en fait de viaducs, que d'antiques rondins, jadis solides et bien liés, mais dont les lianes ont pourri et qui sont devenus spongieux, ou qui ont craqué l'un après l'autre sous les pieds des passants.

Dans les parties boisées, qui bordent régulièrement, comme un ourlet, tous les cours d'eau, pas une souche n'a été enlevée, pas une mauvaise racine n'a été coupée. On croirait que le Noir a voulu réserver aux voyageurs le luxe de buter à chaque pas contre les rhizomes, contre les détritiques, les bourrelets de terrain déchaussés par les pluies.

II. — PREMIÈRE EXCURSION APOSTOLIQUE CHEZ LES BISSIMPOUTOU

Aux heures lourdes du jour, la seule distraction qui vienne rompre la monotonie du voyage, c'est l'exclamation *hé taté !* (hélas, mon père !), particulière à nos indigènes et accompagnée d'un claquement de langue très spécial lorsque l'un d'eux se blesse et montre son orteil saignant ! Et tous les autres de rire !

Avec cela, un sol dur d'argile rouge, à demi-cuite par le soleil, glissante aux pentes ou ravinée en mille crevasses par les eaux ! Là, les distraits perdent pied et s'allongent par terre plus souvent que de droit, hommes et marchandises se maltraitant dans la culbute.

Je me souviens que Pierre Mamina, à l'hilarité générale, défailloit ainsi au bas de la colline de la Mission, avec son colis, sa marmite en terre et sa pipe. Il ne se releva qu'après avoir brisé en mille morceaux, dans sa chute, une bouteille de forme étrusque, héritage d'un sien frère, dont il ne s'était pas séparé depuis un an.

Oh ! la poésie des routes congolaises ! Les prodiges d'équilibre sur les troncs d'arbres ! l'envasement rafraîchissant et hélas ! trop fréquent, dans les marigots !

* * *

Voici que se présente la Loufini, grosse rivière, qu'il faut passer sur le dos d'un Noir !

Puis, c'est la Voula ! large de huit mètres, où mon brave Victor (un colosse de six pieds de haut et qui a pourtant des bases solides) m'entraîne sous l'onde, ayant glissé ou trébuché sur le sable du fond.

Enfin, nous arrivons à Kimpanzou.

* * *

Kimpanzou est un ancien poste administratif, aujourd'hui abandonné, dont il ne reste que les vieilles cases, hantées par des centaines de chauves-souris.

C'était le soir.

Nous y passâmes la nuit, et malgré le vacarme strident des hôtes de la toiture, qui sciaient nos oreilles de leur étrange concert, on dormit bien quand même.

Le se
la bonn
de nouv

Nous
euse, qu
de seuils
sées, qui
donnent
Normanc
loin du p
souvenir,
pâle imag

Un pon
gènes ont
rive à l'au
" Là, di
tombe à le
Est-ce l
suite, aper
animaux.
Quoi qu'
au balance
véritable r
Cette tra
point de vt

Le second jour, à l'aube, je célèbre la sainte messe. Oh ! la bonne et pauvre messe, celle du Noël de l'étable ! — et de nouveau nous voilà en route.

* * *

Nous traversons la Foulakari, grosse rivière torrentueuse, qui, après avoir baigné le poste de Kimpanzou, court, de seuils en seuils, de cascades en cascades, ses rives déboisées, qui s'élèvent à peine au-dessus des prés voisins, lui donnent un air de parenté avec certaine rivière de ma Normandie, qui embellit les campagnes de Vire. Transplanté loin du pays natal, le Français peut-il en perdre jamais le souvenir, quand il en retrouve ailleurs, ne fût-ce qu'une pâle image ?

* * *

Un pont de lianes, long d'environ 80 mètres, que les indigènes ont jeté en cet endroit, nous permet de passer d'une rive à l'autre sans danger.

“ Là, disent les Balali, il y a péril de caïman ; quiconque tombe à la rivière, est perdu sans rémission. ”

Est-ce bien vrai ? Pour ma part, je n'ai jamais, dans la suite, aperçu à Kimpanzou la silhouette d'un de ces terribles animaux.

Quoi qu'il en soit, nous confions nos vies et nos charges au balancement plus ou moins rythmé de la passerelle, véritable route aérienne.

Cette traversée donne des sensations très spéciales au point de vue sécurité.

On n'est pas rassuré du tout.

Suspendu au-dessus du torrent, à une hauteur de 10 à 15 mètres, sur des faisceaux de tiges entrelacées formant une sorte de grand hamac ou de filet fermé à grandes mailles, on est balloté fiévreusement. Les fibres formant le plancher mouvant cassent de temps en temps, d'un côté ou d'un autre. C'est un craquement continu en-dessous de soi. Et l'on s'attend à voir la trame se déchirer sous ses pieds.

Puis, les câbles de soutien, jetés en travers de la rivière, esquissent une dangereuse voltige, et bientôt, la corbeille tout entière suit les mouvements ondulés de votre marche. Alors vous voilà balancé de droite et de gauche, balancé sans répit.

Dans ce passage de la Foulakari, je perdis mon crayon qui glissa de ma poche et fila aux abîmes.

Bravement, je ne me moquai de mes frayeurs qu'après avoir mis le pied sur l'autre rive.

D'ailleurs, les Noirs eux-mêmes, si jaseurs en caravane, se taisent, en traversant les ponts de lianes. Certains, les jeunes, hésitent, tremblent.

III. — CHEZ LE CHEF SITA

A onze heures, par un soleil de feu, nous arrivâmes au premier village des Bissimpoutou, entouré d'un joli bosquet d'arbres et d'arbustes.

Je ne m'arrêterai pas à vous décrire son chef, Ta Sita, "le père Sita", comme on l'appelle.

Laid comme les sept péchés capitaux, chauve comme une

bille d'
comme
est non
il porte
vengeur

On pa
Des m
et sans
autour d
bourrée

" — E
Je vais
Kindout
maison d

" — E
vigoureu
maison q

" — Tu
connaisse
viennent
dent raco
des bêtes.
(Dieu)...

missionnai
contents..
Pourquo

bille d'ébène, borgne par-dessus le marché, mais madré comme un chacal et grand buveur de vin de palme, Ta Sita est non seulement chef, mais encore sorcier très en vogue ; il porte toujours en bandoulière son *kifouiti* ou fétiche vengeur.

* * *

On palabra deux heures chez lui.

Des nattes avaient été apportées sous le grand manguier, et sans façon, tous les hommes du village firent le cercle autour de moi, assis à la chinoise, pendant qu'une pipe bien bourrée de tabac passe à la ronde.

“ — Ecoute, père Sita, dis-je au chef, apporte tes oreilles. Je vais parler avec toi une bonne parole... Tu connais à Kindouta (nom ancien donné à la terre de Linzolo) la grande maison des Blancs de Dieu... ?

“ — *Eka !* (oui) affirma-t-il, en appuyant sa réponse d'un vigoureux geste de tête affirmatif. Oui ! je la connais, la maison qui perce le ciel !

“ — Tu la connais ; mais beaucoup de Balalis, tes frères, connaissent mieux que toi cette grande maison-là, car ils viennent souvent la voir... Quand ils viennent, ils entendent raconter ce qu'on enseigne à tous ceux qui ne sont pas des bêtes... Surtout ils apprennent à connaître *Nzambi* (Dieu)... Ils envoient leurs enfants écouter la parole du missionnaire, qui est celle de Dieu. Ces enfants-là sont bien contents...

Pourquoi, Ta Sita, ne fais-tu pas comme eux ?... Ouvre-

tes oreilles, l'ancien !... Je sais que plusieurs de tes hommes, les jeunes surtout, seraient bien contents, de voir cela... Voilà pourquoi je suis venu te parler. Donne-les moi jusqu'à ce qu'ils connaissent ce que j'ai à leur apprendre. Après, ils reviendront dans ton village !...

* * *

Ta Sita se trémoussa sur sa natte... et toute l'assistance l'imita. De son oeil unique, il regarda les anciens pour prendre rapidement leur avis. Ces derniers se tournèrent vers les jeunes dont il était question, pour fulminer tous les reproches que des regards de Noirs peuvent fulminer. Les jeunes cherchèrent de toutes parts une diversion à ce réquisitoire muet, l'un s'acharnant sur sa pipe, l'autre pris subitement d'une quinte de toux, un troisième secouant vigoureusement son gros orteil, pour en extraire, armé d'un bambou taillé, une chique vraie ou supposée.

“ — Et qu'est-ce qu'ils vont gagner ?... Mais, tu ne connais donc pas encore ce que tout le monde sait ?... Connais-tu Celui qui a fait les palmiers de ton village. Celui qui te donne beaucoup de cabris, Celui qui aide ton manioc à pousser, et tes arachides, et tes ignames, et tout ce que tu bois, et tout ce que tu manges... Celui qui t'a donné de ne pas être tout à fait comme les macaques de la forêt... As-tu “ gagné ” le bon Dieu, toi ? Eh ! bien, tout cela, et beaucoup d'autres choses encore, tes fils vont le gagner à la Mission ! ”

“ — C'est bien, cela... Et moi, qu'est-ce que je gagnerai ?

en
un
tu
ph
va
jou
fo
ava
“
Die
Lai
retc

D
sant
volo
men
Le

“ V
côté.
A
Ngou

“ — Essaie toujours. N'oublie pas que mes frères qui sont en Europe m'enverront peut-être quelque chose pour toi, un chapeau... un paletot... que sais-je ? Et, puis, toi aussi, tu obtiendras de “gagner l'eau !” (le baptême). Tu n'as déjà plus qu'un œil. Combien te reste-t-il de dents ? Bientôt, tu vas quitter tes sagoutiers. As-tu envie que ta tête reste toujours dans “le trou de ton tombeau” à être mangé par les fourmis et les autres bêtes ? ”

Le vieux hochait la tête, marmonnait entre ses dents, avait l'air de consulter son *kifouiti* (fétiche) :

“ — Père, conclut-il, je t'ai entendu. Tu es l'homme de Dieu, qui parle bien, qui donne tout et qui ne prend rien... Laisse-moi réfléchir. Va voir mon voisin Ngouébo. Au retour, nous ferons des affaires. ”

* * *

Dans ce pays de servage, où le village est un tout, ne pensant, n'agissant, ne vivant que dans la main du chef, où les volontés de chacun se confondent avec la sienne, l'assentiment du chef est nécessaire.

Le vieux avait parlé, la jeunesse se retira.

IV. — CHEZ LE CHEF NGOUÉBO

“ Voyez à côté ! ” avait déclaré Ta Sita. Nous allâmes à côté.

A cinq heures du soir, nous entrions chez Mampouya Ngouébo.

Ngouébo n'a pas trente ans. C'est un bel homme, à la moustache naissante, avec un soupçon de barbe, l'air décidé. L'Administration fait de lui grand cas à cause de son intelligence. Il surpasse tous les chefs, ses collègues, par son habileté à faire rentrer l'impôt.

Ngouébo, avec moi, se montra fin diplomate.

On m'apporta, sur son ordre, force cadeaux : une poule, dix maniocs, du vin de palme, cinq œufs. J'en offris le remboursement. Il refusa noblement.

“ — Ça protesta-t-il, c'est cadeau seulement, cadeau pour l'amitié ! ”

L'après-midi était déjà avancée lorsque le palabre commença. Je répétai à peu près ce que j'avais dit à Ta Sita.

Mampouya manœuvra si bien que, sans qu'on eût rien conclu, la nuit survint, les étoiles s'allumèrent au firmament, et tous songèrent à aller se reposer.

* * *

La soirée était délicieuse.

Après une journée chaude, mais non orageuse, la lune s'était levée dans un ciel limpide, profond, où les constellations, tour à tour, venaient se placer, en groupes serrés, brillantes comme autant de diamants. Une légère brise arrivait du côté du fleuve, provoquant par son murmure mélancolique le réveil en sursaut des insectes de la forêt.

On ne se lasse jamais d'admirer ces spectacles.

L'astre des nuits inondant de lumière les toits des cases se mirait dans la Moulouossi en bas de la vallée, rejetant

par
éclair
un é
Ma
des v
nuit
des b
venan
ses ea
africai
Peu
apostol

Le lei
civilités.
Mais c
“ — I
intelligen
coup que
pas. Auc
ment auc
chef, et je
mon ami I
viens... J

C'était la
“ Prière de
De nouve

par contraste dans une nuit plus épaisse le contour non éclairé des choses. On aurait dit tout le pays enseveli sous un épais manteau de neige.

Mais le crissement des grillons, scandé par le cri régulier des vampires et les notes martelées du *ndo* (gros oiseau de nuit ainsi appelé d'un nom imitatif de son chant) la plainte des boas qui s'appellent et se répondent, ... tous ces bruits, venant se perdre au grondement sourd de la rivière qui brise ses eaux sur des roches sauvages, ramènent à la réalité africaine.

Peu à peu, oubliant les piètres résultats de mon éloquence apostolique, je m'endormis.

* * *

Le lendemain matin, Ngouébo arriva me présenter ses civilités.

Mais d'enfants, point.

“ — Impossible pour le moment, dit-il. Moi, Père, qui suis intelligent, qui suis l'homme des Blancs, je voudrais beaucoup que tout mon monde soit chrétien. Pourtant, n'insiste pas. Aucun de mes hommes, aucun de mes enfants, absolument aucun, ne le désire ... D'ailleurs, je ne suis qu'un petit chef, et je dépends quelque peu de mon voisin. Va donc voir mon ami Biza, à quatre heures de marche d'ici ... puis reviens ... Je ferai comme lui ! ... ”

* * *

C'était la même réponse que m'avait faite Ta Sita :
“ Prière de voir à côté ! ”

De nouveau, nous allâmes voir à côté.

V. — CHEZ LE CHEF BIZA.

Chez Biza, belle réception.

A mon approche, les esclaves sautent sur ce qui leur sert de balai, une large feuille de palmier, et vite un brin de toilette est fait au village, dont la propreté laissait quelque peu à désirer.

On m'offre une case bonne et belle, avec des nattes. Une des femmes du chef prend sa calebasse, en vide rapidement le contenu à terre, et court avec empressement me chercher de l'eau fraîche...

Là, je pus admirer le savoir-faire de Biza.

* * *

Né esclave, cet opulent parvenu, ayant réussi à s'enrichir en servant d'interprète, fit l'acquisition de nombreux esclaves (hommes et femmes), se construisit, au milieu d'un village bien groupé et bien situé, une belle maison à étages, tout en briques, de style européen, et vécut dès lors en grand chef, célèbre par ses prouesses de bon vivant, chez qui le vin de palme coule toujours à flots et dont les fêtes dépassent en magnificence celles de tous ses voisins.

Biza, d'ailleurs, est fort industriel.

Je le trouvai sous sa vérandah, occupé à coudre à la machine... oui, à la machine, une petite machine à coudre à main, dont il se servait en ouvrier expert et à l'aide de laquelle il s'était déjà confectionné le superbe veston de velours bleu ainsi que le pantalon en toile kaki dont il était revêtu, et la toque de soie verte dont il était coiffé.

Biza
Sita et
" —
Obst
Et je
— le p
en port
des rues

J'abrè
mêmes r
la tactiq
l'ennemi
Après
Moukoub
renvoya à
Je déci

Ndokolo
chefs Bissin
lui, me répc
Lorsque j
Ndokolo, ou
dans votre v

* * *

Biza, hélas ! l'élégant Biza, nous fit la même réponse que Sita et Mampouya :

“ — Aujourd'hui, impossible ! Voyez plus loin ? ”

Obstiné mendiant d'âme, j'allai encore plus loin.

Et je me soutenais le courage au souvenir de saint Joseph — le patron de Linzolo — saint Joseph allant, ainsi de porte en porte, chercher un gîte pour Marie et Jésus... le long des rues de Bethléem.

* * *

J'abrège les détails, pour vous épargner la monotonie des mêmes redites. Car vous avez déjà compris, chers lecteurs, la tactique qu'avait suggérée à ces pauvres chefs païens l'ennemi de tout bien.

Après Sita et Ngouébo, Biza me renvoya à son voisin Moukouboula, lequel me renvoya à Bikoumou, lequel me renvoya à Ndokolo.

Je décidai de m'en tenir là pour cette fois.

VI. — CHEZ LE CHEF NDOKOLO

Ndokolo, un vieux à tête de dogue, le plus ancien des chefs Bissimpoutou et le moins craintif de caractère, devait, lui, me répondre sans faux fuyants.

Lorsque j'eus posé nettement la question : “ Hommes de Ndokolo, oui ou non, désirez-vous une école et un catéchiste dans votre village ? ” il coupa la parole à un grand jeune

homme, qui ayant assisté aux catéchismes de Brazzaville, opinait pour l'acceptation.

“ — Non ! s'écria-t-il en se tournant vers moi, non, Père, n'insiste pas. Oui, je le sais, mes hommes accepteraient volontiers ta doctrine, car ils ont refusé dernièrement celle des Anglais (protestants). Mais moi, je ne veux pas, et je suis le chef... Est-ce que je ne suis pas vieux, moi ? Si je te donne mes hommes et que mes pauvres jambes me refusent leur service, qui donc me portera chez les amis, aux fêtes, aux palabres ? Qui frictionnera mes rhumatismes ? Qui me fera le vin de palme ? Non, encore une fois, je ne veux pas que mes hommes soient chrétiens. ”

Devant ces déclarations égoïstes, il n'y avait plus rien à dire.

Je refusai les présents que le chef, en Noir qui se respecte, avait tenu quand même à m'offrir (poules, œufs, manioc), et nous partîmes.

* * *

La réponse cynique de Ndokolo résumait les dispositions de tous ses collègues des jours précédents. Les anciens ne veulent pas de la religion ; mais les jeunes, eux, la désirent. Il faut donc quand même espérer. Plus tard, on reviendra à la charge.

Ah ! le servage africain, le voilà bien dans toute sa tyrannie, laquelle soumet brutalement le libre arbitre de tous au caprice du chef... et oblige à penser, à vouloir, à vivre et à se damner tout un peuple d'hommes entraînés malgré eux dans la pensée, la volonté, la vie et la damnation d'un seul !

Not
Selo
se ralli
avait r
qui réu
nertie c
Nous
avec l'ir
La du

Penda
tantam,
autres, et
cinquanti
prêts à fo
Ce fut r
emportant
moutètes (
petits qui
Tous les
mencèrent
se sauver e
Les gens
raison et un
tait, tout ce
coups et voi

VII. — RETOUR

Nous reprîmes la route déjà parcourue.

Selon mes prévisions, Bikoumou, et Moukouboula, et Biza se rallièrent à la manière de Ndokolo Bouende. Leur ruse avait réussi. Que de fois, quoiqu'on en pense, c'est le Noir qui réussit à " exploiter " le Blanc ! Merveilleuse force d'inertie des tribus nègres !

Nous arrivâmes le lendemain, vers 4 heures, chez Ngouébo avec l'intention d'y passer la nuit.

Là du nouveau !

* * *

Pendant mon absence, le malin compère avait battu le tamtam, écarté les moins sûrs de ses sujets, réuni les autres, et, quand nous entrâmes dans le village, je vis une cinquantaine d'énergumènes, armés de gourdins et de lances, prêts à foncer sur ma caravane.

Ce fut un vrai branlebas de combat. Les femmes fuyaient, emportant précipitamment leurs pétrins à manioc et leurs moutètes (paniers indigènes), traînant après elles les plus petits qui poussaient des cris de frayeur.

Tous les chiens du village se mirent de la partie et commencèrent à hurler ; les poules allongeaient leur galop pour se sauver en forêt ou sauter en haut des toits de paille.

Les gens du chef criaient à tue-tête, pour se donner une raison et une contenance. Quel vacarme ! Tout cela s'insultait, tout cela hurlait, les chiens recevaient les premiers coups et voulaient mordre.

Quand aux jeunes gens de ma caravane, forts de ma présence, et alléchés par la pensée d'avoir au retour une jolie nouvelle à raconter, ils acceptaient déjà la bataille. Car il faut vous dire que nos chrétiens Balali ne manquent pas d'un certain esprit de prosélytisme, jusque et y compris même la violence.

Ils avaient déjà fait main-basse sur un pauvre marmot, tout crasseux, aux pieds pleins de chiques, qui, dans sa fuite précipitée, était tombé de tout son long, et avait été saisi au passage. C'était déjà l'otage à l'aide duquel — manière de nègres — il serait plus aisé par la suite de faire la paix.

* * *

Au fond, de quoi s'agissait-il, et pour quelle raison avait-on organisé ce tapage ? Nous repassions tranquillement par un village, hier encore hospitalier, et sans demander quoi que ce soit.

Au milieu du tumulte et parmi les flots d'injures plus ou moins mordantes, dont les deux camps s'accablaient réciproquement, je crus comprendre qu'il n'y avait qu'une démonstration de pure surface. Manpouya Ngouébo s'imaginait, par cette conduite de Grenoble, nous ôter à tout jamais le goût de reparaitre sur son fief, ... en imposer, en un mot, au Père, comme il en avait déjà jadis imposé à un autre Européen de passage chez lui, en agissant de la sorte.

Par crainte d'accident, je désarmai le fusil de chasse, toujours prêt à descendre outardes, pigeons verts ou antilopes de passage : car Jean s'apprêtait déjà à s'en servir.

Un
réprim
qu'il n
tous les
qu'on y
Grâce
Nous
pour all

Repas
ivre-mor
droite et

Puis ne
Nous r
balancem
Puis les
leuses aux
couverts d
survenue l
nui qui noi

Faut-il
sensation de

Un colloque très vif s'engagea alors de part et d'autre. Je réprimandai vigoureusement le chef irascible. lui expliquai qu'il ne s'agissait de rien moins que la guerre. J'exigeai que tous les gourdins fussent déposés en un tas devant moi et qu'on y mit immédiatement le feu.

Grâce à Dieu l'affaire fut arrêtée.

Nous partîmes, préférant remettre le glaive au fourreau, pour aller coucher dans un village plus hospitalier.

* * *

Repassant le lendemain chez Ta Sita, nous le trouvâmes ivre-mort, vautré sur sa natte devant sa case, flanqué à droite et à gauche de deux ignobles fétiches.

VIII. — RENTRÉE A LINZOLO

Puis nous reprîmes le chemin de Kimpanzou.

Nous retrouvâmes le pont de lianes et son dangereux balancement.

Puis les collines succédèrent aux collines, les pentes argileuses aux plaines de sable, les ravins boisés aux plateaux couverts de brousse. C'est à peine si une tornade violente survenue près de la Loufini put distraire la fatigue et l'ennui qui nous avaient tous gagnés.

* * *

Faut-il noter l'impression de repos que j'éprouvai, la sensation de soulagement, comme un homme qui retrouve

après de longues heures de privation l'air respirable, quand nous finîmes par arriver en haut de la montagne de Mou-boumounou ?

De là, on aperçoit dans le lointain, surplombant toutes les vallées boisées, verdoyantes qui l'entourent, le clocher de Linzolo avec les toits de la Mission. Là, du moins, se trouvent des villages amis, avec leurs belles phalanges d'enfants de Jésus-Christ !

Après le découragement, les nouveaux espoirs. " Allons, me dis-je, à quoi bon se lamenter ! Qui sait si demain ne sera pas meilleur qu'aujourd'hui ? "

* * *

La seule vue de notre clocher de Saint-Joseph nous fit oublier à tous la fatigue et les déboires de cette tournée apostolique. Jamais, dans le soleil brillant de onze heures, je n'avais trouvé l'Afrique si attachante pour le missionnaire, qui la voit si belle, renouvelée dans l'onde baptismale, en comparaison de l'horreur instinctive qu'on ressent à la voir si abjecte et si nue, abaissée sous les lois du démon.

Malgré les apparences, nos efforts n'étaient donc pas inutiles qui en trente ans de durée, avaient ainsi totalement changé l'atmosphère même de tout un peuple . . .

Une première expédition demeurait sans résultat.

Qu'y avait-il de mieux à faire que de l'oublier parmi les soins nombreux que réclame de nous, à la Mission, la plus belle portion de notre troupeau !

Et l
Or,
entend
pels br
En A
Les a
pour lai
vail. Le
" —
Un pe
lier, puis

Un Ba.
la physio
chaussé d
" — Bo
Glégoile,
nyanga ! "
C'était u
à quelque c
femme Elis
belle-sœur
tiens ou voi
" — Nou
Bissimpoutc

IX. — GRÉGOIRE YEMBO. — MASSIANGA

Et les jours passèrent.

Or, voilà qu'un matin, un brouhaha inaccoutumé se fait entendre dans notre palmeraie. C'étaient des rires, des appels bruyants, des cris de joie, des conversations animées.

En Afrique, pays des badauds, tout est prétexte à jaser.

Les apprentis menuisiers, pour qui tout extra est motif pour laisser un instant riflard et varlope, cessent leur travail. Le cuisinier quitte ses casseroles et vient voir.

— *Nke kima ?* (qu'est-ce donc ?) s'écrie le sacristain.

Un pas traînant, celui d'un homme fatigué, monte l'escalier, puis s'arrête à ma porte.

* * *

Un Bakongo, d'une vingtaine d'années, de haute stature, la physionomie ouverte et franche, convenablement vêtu, chaussé de souliers, entre chez moi, la canne à la main.

— Bonjour, Tata Mpêlo, me dit-il ; me voilà moi-même Glégoile, ... Glégoile Yembo, fils de Ngoyo, chef à Manyangá !

C'était un chrétien, originaire de la frontière franco-belge, à quelque distance de Ndokolo. Il était accompagné de sa femme Elisabeth Aké, de son fils Pierre, de son frère, de sa belle-sœur et de quelques enfants de sa parente, tous chrétiens ou voulant l'être.

— Nous avons appris, ajouta-t-il, votre voyage aux Bissimpoutou, Bissimpoutou ia pas bon ! Mais nous, Ba-

kongo, c'est pas même chose. Nous venir à Saint-Joseph de Linzolo pour la confession, la communion et gagner la messe."

Tout autour d'eux, les luthériens de Mousana, à force de promesses et de cadeaux avaient pu grouper quelques adeptes ; mais Ngoyo avait toujours refusé, voulant disoit-il, être fidèle " aux France " et aux Pères de Kindouta.

* * *

Près de ce village habitait jadis, aux temps des caravanes, un chef influent, Fougou Nzabi, qui, à l'encontre de beaucoup de ses voisins, avait aidé Mgr Augouard et les premiers missionnaires du Stanley-Pool.

Le vieux Fougou Nzabi était mort ; mais ses hommes, en se dispersant, n'avaient pas oublié le passage des Blancs de Dieu. Quelques-uns d'entre eux, même se trouvant plus rapprochés de la ligne du chemin de fer belge, avaient passé le fleuve et suivi les catéchismes des RR. PP. Rédemptoristes.

" Tata Mpelo, disoit Grégoire, les *Protestatt* donnent aux hommes beaucoup d'argent pour venir à leur mission de Mousana. Ils donnent des médicaments ; ils donnent aussi des pagnes, et des chapeaux, et des ceintures. Ils payent aussi les petits enfants. Mais ça ne fait rien. Le pays est content seulement pour Français ; rien pour le *Protestatt* anglais. Il faut tout suite venir chez nous. Tous les chefs vous appellent. "

Et Grégoire me citait des noms de gens connus de lui, désireux de s'instruire.

Quel
volonté
est vrai
pouvoir
de notre
N'imp
goire Ye
reverrait
Grégoi
mission, 1
charge de
pays des 1
La conf

Au mois
nos premie
Mission, H
de rester cc

C'était la
Le soleil,
élément. Il s
moins de rév
L'épaisse 1

* * *

Quel dommage d'être retenu loin de ces âmes de bonne volonté par des travaux purement matériels, nécessaires il est vrai, mais trop absorbants ! Quelle tristesse aussi de ne pouvoir répondre immédiatement à tant de besoins à cause de notre petit nombre.

N'importe, Aide-toi le ciel t'aidera ! On décida que Grégoire Yembo, ses amis, son chef, tout ce pays frontière nous reverrait sous peu.

Grégoire et ses compagnons passèrent plusieurs jours à la mission, mirent en règle leur conscience et repartirent avec charge de nous préparer les voies pour aller à Ngoyo, au pays des pierres et des cascades.

La confiance renaissait.

X. — VOYAGE À NGOYO

Au mois de mai, je repris à nouveau la route témoin de nos premiers et inutiles efforts. Deux jeunes gens de la Mission, Henri et Joseph, acceptèrent de m'accompagner et de rester comme catéchistes à Manianga.

* * *

C'était la saison sèche. La marche fut aisée.

Le soleil, en cette saison, voilé par les nuages, est plus élément. Il semble adoucir les contours des choses ; de là moins de réverbération, partant moins de fièvre.

L'épaisse rosée du matin se condense en une brume par-

fois intense qui se dissipe vers midi dans un éclaircie du soleil. Alors se succèdent des tourbillons de vent qui maintiennent toujours la température fraîche.

Le soir, les feux de brousse s'allument sur les pentes, courent à travers la savane, sillonnent l'horizon à perte de vue de leurs vagues de lumière et remplissent l'atmosphère d'une forte odeur d'herbes et de bois brûlé chère aux Noirs. Le gibier, surtout le petit, celui que recherchent les femmes et les enfants, sort effrayé de ses tanières et devient une proie facile. Puis les plantations sont abattues, et leur incendie amasse des tas de cendre, seul engrais de la terre.

La saison sèche est l'hiver de ces contrées, l'époque des grands feux allumés dans les cases ou sur les places publiques et autour desquels les familles se serrent pendant les nuits sans lune et aux heures libres du jour, dans un doux *far-niente*. C'est encore l'époque des longues *parlotes*, des palabres, des fêtes et des danses pendant les nuits claires, l'époque où le Noir, quand on le rencontre chez lui, revenu de la pêche ou de la chasse, est plus accommodant, plus docile.

* * *

Nous revîmes, en passant, les villages de Ta-Sita, du belliqueux Ngouébo, de Biza, de Bikoumou, du farouche Ndokolo, mais dédaigneusement, sans nous y arrêter.

Les uns et les autres, pourtant, regrettaient leur mauvaise réception du voyage précédent, car ils envoyèrent, qui son frère, qui son fils, qui un de ses hommes, pour me notifier leur nouvelle et entière bonne volonté.

Ainsi
de soum
ruse, de

Vers F
De hat
séparées
d'herbe fi
long des
villages,
relient en
plantation
intéressan
beaux jard
gènes... t

Nous éti
chez les Ba
Ces Bakc
triotés de l
la colonie be
le chemin de
De ci de l
Bas Congo c
On s'aperç

Ainsi est le Noir . . . un grand enfant tour à tour capable de soumission, de douceur, de dévouement, comme aussi de ruse, de trahison, de brutalité.

* * *

Vers Boko, le passage s'élargit.

De hautes plaines, aérées, s'étendent à perte de vue, séparées les unes des autres par des mamelons tapissés d'herbe fine, au bord desquels s'étirent, en minces rubans, le long des ruisseaux, les bois de palmiers à huile. De jolis villages, plus grands, plus peuplés, mieux ordonnés, se relient entre eux par de larges chemins, que bordent des plantations de maïs, d'arachides, de manioc, et — chose intéressante parce qu'unique en cette région africaine — de beaux jardins d'oignons, parsemés ça et là de choux indigènes . . . une vraie culture européenne.

* * *

Nous étions déjà sortis du clan bissimpoutou et entrés chez les Bakongo.

Ces Bakongo ont de grandes affinités avec leurs compatriotes de la rive gauche du Congo, ceux dont s'est servie la colonie belge pour mettre en valeur les pays que traverse le chemin de fer des Cataractes.

De ci de là, on en rencontre qui se sont engagés dans le Bas Congo comme porteurs, travailleurs, commerçants.

On s'aperçoit vite qu'ils ont reçu un premier frottement

de civilisation. Ainsi, bien que leurs coutumes soient fondamentalement analogues à celles des Bissiminge de Linzolo et qu'il y ait chez eux des fétiches et des superstitions en grand nombre et de même nom, des danses et des fêtes proches parentes des orgies de leurs voisins, les Bissimpoutou, ils semblent s'en éloigner par un louable souci d'améliorer leurs conditions de vie et leur désir d'élever peu à peu leurs manières d'être et de penser. Ils aiment à se servir des outils d'Europe (scies, rabots, ciseaux, etc.) achetés à Boma, à Thysville ou à Brazzaville. Ils en tirent parti à leur manière, il est vrai, mais avec une réelle habileté.

Leur hospitalité est aussi franche, mais plus démonstrative et plus large que chez les petits Balali.

* * *

Puis une contrée montagneuse, rocheuse, faisant suite aux plateaux de Boko, nous amena, par des sentiers en zigzag, jusqu'à un point culminant dénommé "la Montagne de Kay".

Surplombant de plus de 500 mètres la vallée du Congo, cette gibbosité domine à perte de vue les chaînons ondulés de Banza Baka, de Manianga et du Congo belge.

Le panorama y est magnifique.

Après une lente ascension sur des pistes sinueuses et glissantes, un arrêt s'impose pour permettre aux poumons de souffler à leur aise et aux yeux de s'enivrer un instant de la beauté du spectacle.

Daign
jour, l'ét
qui " bo
Montagn
lieu de re
plantée là
ces contré
J'admir
de la brun
la Loueng
bleuâtres c
santes. Su
dévale le C
voie parmi
Hélas il j
son homme.

Ma carava
prétendait q
midi était pa
Elle comm
cussions s'éle
qu'à mes orei
Nsatou ! di
geste de quelq

* * *

Daigne le Seigneur nous donner la joie d'arborer là, un jour, l'étendard de la Rédemption, au milieu des collines qui "bondissent tout autour comme des béliers" ! La Montagne de Kay apparaît comme un point de mire, un lieu de repos, un socle gigantesque. Que la croix serait bien plantée là, dominant au moral comme au physique toutes ces contrées barbares !

J'admiraï sans me lasser, à droite, à travers une éclaircie de la brume, le brillant ruban d'argent que fait la chute de la Louenga, et tout autour d'elle, parsemés dans les teintes bleuâtres des collines, les reflets de mille cascades jaillissantes. Sur la gauche, dans un chenal étroit et sauvage, dévale le Congo, Son cours sinueux a l'air de chercher sa voie parmi les bourrelets de terrain.

Hélas il fallut bientôt repartir. Le rêve ne nourrit pas son homme.

* * *

Ma caravane, en effet, fort peu soucieuse des beaux sites, prétendait que "la cloche avait sonné", c'est-à-dire que midi était passé.

Elle commençait à s'agiter au bas du versant. Des discussions s'élevaient, et le mot *Nsatou* (la faim) arrivait jusqu'à mes oreilles.

Nsatou ! disaient mes gens en se frappant l'estomac du geste de quelqu'un qui viendrait d'y recevoir une poutre.

Quand ce mot a été prononcé et répété sur toute la ligne, il équivaut en caravane au commandement de : stoppez !

Le Noir est pratique : la faim le guide, et, comme on l'a dit justement : " la famélique n'est pas contemplatif ! "

Je pressai l'envolée à mes rêveries... et, sautant plutôt que marchant, glissant parfois le long des pentes raides et nues, j'arrivai tout en bas de la montagne de Kay, au bord d'une rivière roulant sur des grès ses eaux délicieusement fraîches.

Il était deux heures.

Quel plaisir nous procura un bon verre d'eau claire avec quelques tranches de manioc, assaisonnées d'oignons de Manianga !

Trois heures plus tard, nous atteignons Ngoyo.

XI. — A Ngoyo

Ngoyo est un village gaiement assis à l'embouchure du torrent impétueux de la Louenga, qui se jette au Congo par une grandiose cascade de trente mètres de hauteur.

Tout un clan est venu se grouper autour du chef Ngoyo, qui a donné son nom à la localité. Les enfants y sont donc nombreux, et ils se présentent avec un air sympathique. Là, personne ne s'enfuit.

Grégoire et sa femme Elisabeth Ake m'amènent fièrement tout ce monde, heureux, d'une part, parce que leur " Tata Mpelo " avait tenu parole, et d'autre part, parce qu'ils prouvaient que leurs renseignements étaient véridiques.

Le
dre la
palme
Puis
vieux
Celui-c
vu dan
moustac
connais
m'explic
la soluti
les femm
me salue
me grim
ma barbe
Et à to
ner une f
A la fir
ques insta
épaisse d'
gratifié ce

Tout de
catéchisme
Une peti
assis, par te
et sur le chu

Le chef, bel homme à physionomie ouverte, vint me tendre la main, m'apporter des vivres et m'offrir le vin de palme de l'amitié.

Puis, ce furent des présentations à n'en plus finir : des vieux et des vieilles, des hommes libres et des esclaves. Celui-ci, à la chevelure broussailleuse, se souvenait de m'avoir vu dans une tournée au marché de Louomo. Celui-là, à la moustache naissante, m'exhibait en deux mots toutes ses connaissances en français : *Et alors, mon vieux !* Un autre m'expliquait une " palabre " dont il voulait séance tenante la solution. Les jeunes gens qui revenaient de la pêche et les femmes qui rentraient des plantations s'arrêtaient pour me saluer. Et les marmots, enhardis par l'accueil général, me grimpaient sur les genoux pour vérifier la résistance de ma barbe à l'étirement.

Et à tout ce brave monde il fallait dire un petit mot, donner une poignée de main.

À la fin, on m'apporta de l'eau, et je pus me retirer quelques instants à l'écart pour me débarrasser de la couche épaisse d'huile de palme et de teinture rouge dont m'avaient gratifié ces effusions exubérantes.

* * *

Tout de même, c'était vrai : la population voulait le catéchisme !

Une petite bande d'enfants se tassa en se bousculant, assis, par terre à la chinoise, bien en rond, serrés côte à côte. . . et sur le champ commença l'instruction.

L'exercice préliminaire du signe de la croix groupa peu à peu autour de moi tous ces bons Noirs, enfants de la brousse, demeurés simples, avides de nouveautés.

C'était plaisir de les voir s'exhortant réciproquement à esquisser des signes de croix barbares, de la main gauche ou des deux mains ensemble, sur le front ou sur le nez, sur la poitrine ou sur le ventre, mais toujours avec une application soutenue.

* * *

Les yeux s'écarquillaient devant les images du Catéchisme que Joseph leur montrait.

À l'apparition de l'enfer, — un brasier gigantesque où s'engouffrent les uns par dessus les autres tous les damnés des quatre coins du globe, — ce ne fut qu'un cri : *Mame mame, eh ! tata !* (Ah ! ma mère, ah ! mon père !) Et tous jouaient du coude, pour voir de plus près s'ils ne se reconnaîtraient pas... parmi les réprouvés.

Pour le ciel — où sont représentés des milliers d'anges et de justes chantant les louanges du Sauveur et de sa Mère, — tous pétrifiés d'admiration, se mettaient la main sur la bouche toute grande ouverte pour réprimer des Ah ! interminables !

Les deux catéchistes, chacun de leur côté, prenaient doucement contact avec la population du village.

Enfin, cette fois, nous allions à un résultat, et nous touchions au dédommagement de nos premiers déboires.

Je le croyais, du moins.

Hélas ! je me trompais. Une épreuve était encore réservée à l'œuvre naissante.

Une fi
fermer d
gens.

Pendar
messe. Je
l'impossib

Enfin, p
se fit sent

Mais la
doucement

Chemin
Boko, chez

fort bien r
quatre ou c

Henri et
enfants insc
revenir !

Hélas ! l'

J'avais co
consolider l'c
tanément...

j'avais mise e
Lorsqu'arri
trouver.

* * *

Une fièvre violente me saisit le soir même. Je dus m'enfermer dans la case, et laisser à eux-mêmes les deux jeunes gens.

Pendant trois jours, il me fut impossible de dire ma messe. Je fus en proie à une céphalalgie intense et dans l'impossibilité absolue de m'occuper de quoi que ce soit.

Enfin, purgatif et vomitif ayant fait leur devoir, un mieux se fit sentir le matin du quatrième jour.

Mais la prudence m'imposait de reprendre *illico*, tout doucement, la direction de Linzolo.

Chemin faisant, je m'accorderais un jour de repos, à Boko, chez l'administrateur de la subdivision, qui m'avait fort bien reçu à l'aller. Et, les forces revenues, je pourrais, quatre ou cinq jours plus tard, revoir le clocher de Linzolo.

Henri et Joseph resteraient là à s'occuper des cinquante enfants inscrits. Au bout de quelques semaines, je pourrais revenir !

Hélas ! l'homme propose et . . . le diable dispose.

XII. — AMÈRE DÉCEPTION

J'avais compté sur Henri et Joseph pour défendre et consolider l'œuvre que j'étais obligé d'abandonner momentanément . . . L'un et l'autre allaient trahir la confiance que j'avais mise en eux.

Lorsqu'arriva le moment de mon départ, Joseph vint me trouver.

“ — Père, me dit-il, nous sommes bien loin de chez nous.

Le voyage est dur et fatigant. Mes pieds ont bien souffert à venir jusqu'ici : j'y ai gagné une plaie à la jambe... De plus, je ne puis songer pour l'instant à faire venir ma femme et mes enfants. Ne comptez pas sur moi ! ”

Je fis appel à ses bons sentiments. Peine perdue.

Je lui rappelai sa promesse et ses engagements. Inutile. Sa résolution était prise irrévocablement.

* * *

Je n'avais pas fini avec ses raisons et ses discours, qu'à son tour, Henri venait me trouver. Prenant une autre voie, il acceptait de rester, mais à la condition que son traitement mensuel serait élevé à vingt-cinq francs. “ L'Anglais protestant ne payait-il pas ses catéchistes trente et trente-cinq francs ?... ”

Hélas ! notre maigre budget de Linzolo ne nous permet pas d'assurer à nos auxiliaires plus de dix ou douze francs par mois, ce qui, pour le pays, est strictement suffisant.

De même que sur Joseph, aucune considération n'eut prise sur Henri : ni le souvenir de ce que la Mission de Linzolo avait fait pour eux, elle qui les avait rachetés de l'esclavage, élevés, nourris, mariés, ni la honte que les indigènes du pays de Manianga ne manqueraient pas de leur infliger, ni les dangers qu'allaient courir, par leur faute, des indigènes, bien disposés mais faibles devant les sollicitations des hérétiques.

* * *

La mort
une fois
bonne not

Ah ! en
ser aband
laisser un
la vie apc
de crucifier

Fiat ! fu
L'heure c
étions toujc

Semc
Dans
Nos p
Jésus,

Tout autc
foi, les protes
à Luoamba, é
Qu'allait-il

INTERVEN

Or, voici ce
En 1910, viv
Originaire du
Manianga fran
clan pour gagi

La mort dans l'âme et le corps malade, je dus donc encore une fois reprendre le chemin de Linzolo sans rapporter la bonne nouvelle d'une réussite.

Ah ! en vérité, que l'adorable Sauveur fit bien de se laisser abandonner et renier avant d'être crucifié, afin de nous laisser un réconfortant souvenir, à nous, ses disciples, à qui la vie apostolique réserve tant d'abandons, de déboires et de crucifiements ! *Non est discipulus supra magistrum.*

Fiat ! fiat !

L'heure de la récolte n'était pas encore venue. Nous en étions toujours aux semailles.

Semons donc, voyageurs sur la terre où l'on sème,
Dans les pleurs, la moisson que les pleurs font mûrir !
Nos pleurs, Dieu les connaît. Le Maître qui nous aime,
Jésus, pour notre amour sut pleurer et mourir !

Tout autour de ce petit coin de terre, appelant la vraie foi, les protestants mettaient des catéchistes, à Mavouemba, à Lucamba, à Yimbou, etc.

Qu'allait-il arriver ?

XIII

INTERVENTION INATTENDUE. — FRANÇOIS LOUTÉTÉ

Or, voici ce qui arriva.

En 1910, vivait à Matadi, un Bakongo nommé Loutété. Originaire du village de Kimbanda, terre dépendant du Manianga français, tout près de Ngoyo, il avait quitté son clan pour gagner quelque argent au service des Européens.

Intelligent, actif, il se fit bien vite remarquer, et une factorerie de Matadi s'assura ses services en échange de fort beaux appointements mensuels.

Les circonstances l'ayant mis en relation avec les protestants anglais qui ont une mission dans cette localité, il apprit à lire, à écrire, et embrassa le protestantisme.

Esprit résolu et entreprenant, il se distingua bientôt parmi les néophytes de la secte. Son influence sur ses compagnons de travail s'exerça dès lors et le pasteur se l'adjoignit comme catéchiste.

Mais, bien qu'il fût docile aux conseils du pasteur, qu'il lût régulièrement sa Bible et qu'il obéit aux préceptes de la morale réformée, Loutété n'était pourtant pas heureux.

Il ne tarda pas à abandonner son emploi pour entrer au service de la Compagnie du Chemin de fer belge.

Dans cette nouvelle situation, il eut souvent — le long de la ligne où il était chef d'équipe et contre-maître — l'occasion de rencontrer les RR. PP. Rédemptoristes, aumôniers attirés de la Compagnie.

Il entra en relations avec l'un d'eux, qui écoutait, à temps perdu, les discussions de notre évangéliste.

“ — Père, expliquez-moi un peu, je vous prie, disait Loutété ; je veux obéir à ma religion, je fais tout ce que me dit le pasteur, et cependant je ne suis pas content. ”

Le missionnaire lui conseilla de prier, et lui en enseigna la manière. Insensiblement, malgré ses craintes, le pauvre garçon qui s'en défendit d'abord comme d'un acte d'idolâtrie, fut amené à réciter chaque jour le chapelet.

Puis il tomba malade et dut s'aliter ;

“ — P

Loutét

Un jour

pieusement

arracha c

municatio

nale.

Vaine c

moins à p

Il se ré

Or, une

dame, acc

blanche, E

jours ainsi

tourneras

frères ! ”

Le lende

racontait s

Marie et sa

ment nécess

Peu de te

prenait le n

avec son cha

l'entendre, l

Sa femme

ainsi que les

“ — Priez ! priez ! ” répétait le Père.

Loutété pria avec plus de ferveur que jamais.

Un jour, le pasteur vint le visiter et le trouva égrenant pieusement son chapelet. Il s'en montra fort mécontent, lui arracha ce hochet superstitieux et le menaça d'une excommunication majeure s'il retombait dans ce péché abominable.

Vaine colère et vaines menaces. Loutété n'en continua pas moins à prier la sainte Vierge.

Il se rétablit.

* * *

Or, une nuit, il vit en songe, et très nettement, une belle dame, accompagnée d'un vieillard vêtu d'une grande robe blanche, Elle lui montra un rosaire et lui dit : “ — Prie toujours ainsi ! Va trouver le Père qui te baptisera. Puis tu retourneras dans ton pays de Manianga pour le dire à tes frères ! ”

Le lendemain même, Loutété venait trouver le Père, lui racontait sa vision, dans laquelle il avait reconnu la Vierge Marie et saint Joseph, et sollicitait avec instance le complément nécessaire à son instruction.

Peu de temps après, régénéré aux fonts baptismaux, il prenait le nom de François. Dès lors, il se montra partout avec son chapelet et son scapulaire, racontant à qui voulait l'entendre, le miraculeux mobile de sa conversion.

Sa femme suivit bientôt son exemple. Elle fut baptisée, ainsi que leurs trois enfants.

Le pasteur protestant fut d'autant plus dépité de ce qu'il appelait une " apostasie " qu'il perdait en Loutété un de ses plus zélés auxiliaires.

* * *

Sur ces entrefaites, un Européen de Matadi fut victime d'un vol important.

Sans qu'on ait jamais su d'où venait la dénonciation, François Loutété fut accusé du méfait et, malgré ses dénégations, condamné à deux ans de prison.

Il supporta cet injuste châtement d'une façon exemplaire.

Clara, sa femme, elle aussi, se montra héroïque. Elle s'ingénia pour subvenir par son travail à la vie de ses trois petits enfants et résista noblement aux nombreuses embûches qui lui furent tendues pour l'entraîner hors du droit chemin.

Le pasteur vit dans la misérable situation où languissait Loutété une occasion de le reconquérir. Il l'assura qu'il se faisait fort de lui obtenir une réduction de peine s'il revenait à sa foi première, rejetait médaille, chapelet, scapulaire, et reprenait son rang parmi les auditeurs du prêche.

Ce fut peine perdue.

" — Je n'ai pas mérité la prison, protestait notre néophyte. Si vous avez assez de charité pour m'en faire sortir, je vous en saurai gré. Mais je ne puis m'engager à redevenir votre paroissien. Catholique je suis ; catholique je resterai ! Je suis heureux de l'être. Maintenant je sais prier. "

* * *

Une
condam
commer
de nouv
Il rel
" — 1
dit que

Retom
l'hôpital
duite.

A pein
de Kimb

De là,
de ses p

Puis il
une deux
ture des
prière. I
paroisse,

Mes con
Dame-de-

Un de
sur le poi
sité pour

Au lend

Une preuve de la considération qui l'entourait malgré sa condamnation, fut qu'à l'expiration de sa peine, la maison commerciale qui l'avait jadis engagé s'offrit à le reprendre de nouveau à son service.

Il refusa.

“ — Non, dit-il, je veux obéir à l'apparition qui m'a prédit que je retournerais à Manianga. ”

* * *

Retombé malade, il dut rester encore plusieurs mois à l'hôpital de Thysville, où tous furent fort édifiés de sa conduite.

A peine remis, il s'empressa de partir pour son pays natal de Kimbanda.

De là, il m'écrivit à Linzolo pour me mettre au courant de ses projets.

Puis il entreprit la conversion de ses proches, et dans une deuxième lettre, il me donnait une longue nomenclature des hommes du voisinage qui venaient assister à sa prière. Il y en avait quatre-vingt-quatorze : une vraie paroisse, quoi.

Mes confrères et moi avons vu là une réponse de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Un de nos anciens catéchistes, père de quatre enfants et sur le point d'être grand-père, s'offrit avec une belle générosité pour partir.

Au lendemain de Noël. La caravane se mit en route pour

Manianga. Jean Makitou, assisté du converti de la Vierge, chargé de redire son histoire à ses frères, s'installa entre Ngoyo et Kimbanda.

* * *

L'avenir, espérons-le dira, un jour, le bien qui y est en semence. Ce que Marie garde, est bien gardé !

Coûte que coûte il faut aller de l'avant. " Adviene que pourra ! les hommes d'armes batailleront et Dieu baillera la victoire ", disait Jeanne d'Arc.

CONCLUSION

J'espère que ce petit récit des péripéties qui entourent une fondation en pays africain aura intéressé mes généreux lecteurs, en leur montrant des merveilles de foi dignes des premiers temps de l'Eglise !

Je n'indiquerai que d'un mot ce qui pourrait en jaillir comme bouquet de la fin : Qui donc aidera d'un secours Notre-Dame-du-Bon-Secours de Linzolo ?

LES

Par Mg

A PR

cependan
culte qu'

Mais, d
blissant, c

sacritice, s

Pour no
crifice sigr

sont rien c

digne de s
suffit à lui-

sacrifice, c

ASIE

LES SACRIFICES SANGLANTS
DANS L'INDE

Par Mgr Chapis, des Missions Etrangères de Paris,
évêque de Kumbakonam

I. — RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

A PRÈS leur dispersion, si les différents peuples oublièrent assez vite le vrai Dieu, ils n'oublièrent pas, cependant, que les sacrifices étaient une partie essentielle du culte qu'on devait rendre à la divinité.

Mais, de même que la notion du vrai Dieu allait s'affaiblissant, de même la raison d'être, la vraie signification du sacrifice, se perdit peu à peu. C'est le cas de l'hindouisme.

Pour nous, chrétiens, la destruction d'une victime en sacrifice signifie que la beauté et l'excellence des créatures ne sont rien devant l'infinie perfection de Dieu, que rien n'est digne de subsister devant Lui, que tout est à Lui, qu'Il se suffit à lui-même. Pour l'Hindou païen, aujourd'hui, faire un sacrifice, c'est faire un cadeau à la divinité, et, de même

qu'on se rend les hommes favorables par des présents, de même le dieu ou la déesse à qui on immolera un coq ou un mouton, touchés de tant de générosité, ne manqueront pas d'accorder leur protection au donateur.

II. — SACRIFICES DANS LES TEMPS ANCIENS

Ces sacrifices étaient au nombre de cinq, car il y avait cinq victimes qu'on pouvait offrir à la divinité : le cheval, l'éléphant, la vache, l'homme et le bélier. Le sacrifice du cheval s'appelait *assouaméda* (*assouvan*, cheval et *médam* sacrifice) ; celui de l'éléphant *raja chouiméda* ; celui de la vache *koméda* (*ko*, vache) ; celui de l'homme *naraméda* (*naren* homme) ; celui du bélier *ekleiam*. Tout à fait à l'origine, le sacrifice du cheval était le plus fréquent. Le sacrifice du bélier ne commença que assez longtemps après les autres.

• • •

Nous voyons, dans la grande épopée indoue le *Mahabarada*, que les héros du poème, les Pantavera, firent deux fois le sacrifice du cheval. Après le dernier *assouaméda*, ils se retirèrent dans le désert pour faire pénitence, et obtinrent le bonheur du ciel.

Le cheval qui devait servir au sacrifice était choisi dès avant sa naissance, et n'était immolé qu'après sa troisième année. Pendant ces trois ans, on en prenait un soin extrême. Des prières et des sacrifices étaient offerts à Indiren, le dieu du tonnerre, à *Yamen*, le dieu de l'enfer, et surtout à *Va-*

roune
faisan
troupe
dieux,
être fa
précien
Je li
sacrific
Voic
devait
ou tout
admis.
le mom
tir ceux
présents
L'ekle
vaient n
parce qu
mes prés
roi donn
sents, les
On cre
appelé h
haute vo
tants.
Le béli
le frotta
en faune
de sa tête

rounen, le dieu des eaux, afin qu'il fit tomber la pluie bien-faisante pour faire pousser l'herbe dans les pâturages. Une troupe nombreuse accompagnait partout ce cheval, car les dieux, les géants ou les rois contre qui le sacrifice devait être fait, cherchaient par tous les moyens, à s'emparer du précieux quadrupède.

Je laisse, pour le moment, devant en parler plus loin, les sacrifices humains.

Voici comment se faisait le sacrifice de l'*ekkiam*. Le bélier devait être choisi avec beaucoup de soin ; il fallait qu'il fût ou tout blanc ou tout noir, un bélier multicolore n'étant pas admis. Après cela on consultait les augures pour connaître le moment favorable. Ce moment connu, on envoyait avertir ceux qu'on invitait (des brahmes surtout) de se trouver présents à tel endroit et à telle date.

L'*ekkiam* étant regardé comme très saint, les invités arrivaient nombreux, surtout quand c'était un roi qui l'offrait, parce que, alors, il y avait des cadeaux pour tous les brahmes présents. Une vieille chronique raconte à ce sujet, qu'un roi donna un boisseau de perles à chacun des brahmes présents, lesquels étaient au nombre de 30,000.

On creusait une fosse ; puis on faisait sur feu le sacrifice appelé *homan*. Pendant ce temps, le sacrificateur récitait à haute voix des *mantrams* (prières) répétées par les assistants.

Le bélier était alors amené au milieu de l'assemblée ; on le frottait d'huile, on le mettait dans le bain, on le colorait en faune ; des guirlandes de fleurs étaient enroulées autour de sa tête et de ses cornes, puis on le liait fortement avec

des cordes faites d'herbe darba (*saccharum spontaneum*).

Alors le sacrificateur récitait des *mantrams* dont l'effet devait être de tuer la victime. Mais, pour suppléer à l'insuffisance des *mantrams*, on bouchait les narines, les oreilles et la bouche de l'animal que, par ailleurs, les brahmes accablaient de coups de poing. Il ne fallait pas que le bélier poussât de cri ; c'eût été un très mauvais présage.

Une fois le bélier mort, le brahme qui présidait la cérémonie lui ouvrait le ventre, en arrachait le péritoine et, le tenant suspendu au-dessus du feu, laissait la graisse y tomber goutte à goutte, tandis que d'autres y versaient du beurre liquide.

On écorchait ensuite l'animal et on le hachait en morceaux qu'on faisait frire dans du beurre. Une partie était jetée dans le feu, une autre distribuée aux brahmes présents qui se la disputaient et les dévoraient comme quelque chose de sacré et devant porter bonheur.

Le sacrifice de l'*ekkiam* était la seule circonstance où les brahmes pouvaient, sans péché, manger de la viande.

A quelle divinité était offert le sacrifice ? Il est difficile de le dire. Cependant, à regarder l'ensemble des circonstances, on doit supposer qu'il était offert au feu. En effet, le feu de l'*ekkiam* était appelé *Agni-Souren*, ce qui veut dire " dieu-feu " ; c'est sur ce feu qu'on offrait le sacrifice *homan* ; on y jetait du beurre fondu, et on y laissait dégoutter la graisse de la victime ; dans ce même feu on faisait frire sa viande. Tout cela semble bien indiquer que le sacrifice de l'*ekkiam* était offert au dieu-feu.

L'*ekkiam* était, pour les brahmes Vishnouvites, le plus

mérito
celle q
des bie
pendan

II

Des c
de l'hom
longés ju
de l'hom.

Il y a
phant ne
tinué de l
de l'*ekkia*
plussimpli
part des d
extraordin
à la fin du
toute sa po
cette circor

Pourquoi
d'être offert

Il me sem
Outre que le
très coûteuse

(1) Race ori
tout l'Europe.

méritoire de tous les sacrifices. La personne qui l'offrait et celle qui le faisait faire pouvait compter sur l'abondance des biens temporels et l'absolution totale des péchés commis pendant cent générations.

III. — SACRIFICES DANS LES TEMPS MODERNES

Des cinq sacrifices, du cheval, de l'éléphant, de la vache, de l'homme et du bélier, quels sont ceux qui se sont prolongés jusqu'aux temps modernes ? Deux seulement, celui de l'homme et celui du bélier.

Il y a bien des siècles que le cheval, la vache et l'éléphant ne sont plus offerts, et le bélier lui-même, s'il a continué de l'être, le sera de moins en moins avec tous les rites de l'*ekkiam*. Son oblation, comme victime, sera de plus en plus simplifiée. Ainsi le savant Père Dubois, à qui je dois la plupart des détails qui précèdent, cite, comme un fait tout à fait extraordinaire pour l'époque, le cas du roi de Jeypore qui à la fin du XVIII^e siècle, aurait fait célébrer l'*ekkiam* dans toute sa pompe. Son *gourou* (prêtre) reçut, à lui seul, en cette circonstance un don de 100,000 roupies.

Pourquoi le cheval, l'éléphant et la vache ont-ils cessé d'être offerts ?

Il me semble qu'on peut en trouver facilement les raisons. Outre que le sacrifice de ces animaux rendait la cérémonie très coûteuse, les Aryens (1) envahisseurs de l'Inde et tou-

(1) Race originaire du Nord de l'Inde et qui a peuplé presque tout l'Europe.

jours en lutte avec de nouveaux peuples, comprirent vite que sans cavalerie et sans un corps d'éléphants, ils seraient à la merci de leurs ennemis. De là, sans doute, dut venir l'ordre de conserver avec soin les chevaux et les éléphants ; d'autant plus que, pour l'éléphant, vint s'ajouter encore une raison. Au commencement, les Aryens n'avaient pas d'idoles. Peu à peu, comme les aborigènes qu'ils subjuguèrent, ils firent des statues de leurs dieux. A ces statues portées en procession, il fallait une monture digne d'elles ; cette monture ce fut l'éléphant, car on ne pouvait pas donner aux idoles une monture inférieure à celle des rois.

Quant à la vache, on ne tarda pas, sans doute, à reconnaître que, si on continuait à l'offrir en sacrifice, l'espèce en diminuerait vite, et que ce serait la ruine de l'agriculture.

Une raison beaucoup moins noble dut aussi s'ajouter à celle-là : les brahmes, aux temps védiques, mangeaient de la viande. Mais ensuite, quand ils devinrent végétariens, après avoir adopté la métempsychose, et aussi pour lutter plus facilement contre le bouddhisme, ils leur fallut tout de même s'assurer une nourriture relativement agréable. Or, quoi de meilleur que le lait de la vache qui donne aussi le beurre, le lait caillé et le petit lait ? Si on regarde aujourd'hui combien les brahmes sont friands de lait, de beurre, de lait caillé et de petit lait, on se rangera, je crois, assez facilement à mon opinion que la gourmandise des brahmes contribua beaucoup à sauvegarder l'existence des femelles de la race bovine.

On fit mieux : on les éleva au rang d'animaux sacrés. D'un côté, tuer une vache est, aujourd'hui encore, un crime

abon
est u
un m
" kod

Les
sont d
pore e
des ten
l'ekkias
La n
étant, c
aujourd
Oui, i
n'ont pa
des sacri
sur le m
Gaulois.
vite la
adoré. M
veulent p
et de là r
les retou
main, tou
et excessi
Qu'ils n
mains étai

abominable ; d'un autre côté, le don d'une vache à un brahme est un acte de vertu qui efface tous les péchés ; il y a même un mot spécial pour désigner ce grand témoignage de piété " *kodanam* " (*ko*, vache ; *danam*, don).

* * *

Les sacrifices sanglants offerts dans les temps modernes sont donc ceux de l'homme, du bélier, du buffle, du bouc, du porc et aussi de la poule, les deux premiers se continuant des temps anciens, avec la cessation progressive des rites de l'*ekkiam* pour le sacrifice du bélier.

La manière de sacrifier le bouc, le buffle, le porc, la poule étant, dans les temps modernes, ce qu'elle est à peu près aujourd'hui, je parlerai seulement des sacrifices humains.

Oui, les Aryens de l'Inde, si fiers de leur religion antique, n'ont pas rougi de faire pendant des siècles et des siècles des sacrifices humains. A ce point de vue, ils sont absolument sur le même pied que les Phéniciens, les Carthaginois ou les Gaulois. Ces derniers peuples, du moins, embrassèrent assez vite la religion du Christ, et brûlèrent ce qu'ils avaient adoré. Mais les brahmes refusent de voir la lumière ; ils ne veulent pas s'humilier jusqu'à dire : " Je me suis trompé ", et de là résulte qu'ils défendent leurs Védas, les expliquent, les retournent, leur font dire blanc aujourd'hui, noir demain, tout ce qu'ils veulent. C'est un cas d'orgueil immense et excessivement curieux.

Qu'ils ne disent pas pour s'excuser, que les sacrifices humains étaient inconnus dans les temps purement védiques.

C'est possible ; mais ils les ont acceptés plus tard, sanctionnés, présidés.

Quand, comment et pourquoi se faisaient les sacrifices humains ?

Quand le pays était affligé par une calamité, famine, épidémie, on se réunissait, et on décidait qu'un sacrifice humain serait offert à la divinité. Les brahmes, ou même d'autres experts en la matière, décidaient que la victime devait avoir tels ou tels signes, tel ou tel âge. On finissait par trouver le malheureux présentant toutes les conditions requises et il était immolé.

Assez fréquemment on sacrifiait aussi une victime humaine quand on entreprenait une construction considérable, comme un fort, une digue, un pont. C'était pour assurer la solidité de la construction. Alors, la victime était enterrée dans les fondations. Il est probable que, si l'on creusait les fondations des forts, des ponts, etc... bâtis autrefois, on y trouverait généralement des squelettes humains.

Voici, à propos des sacrifices humains, ce qu'écrivit le Père Dubois :

Il n'est aucune province de l'Inde où les habitants ne connaissent encore et ne fassent remarquer au voyageur les places où leurs radjahs immolaient aux idoles les prisonniers que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains. Ces horribles sacrifices avaient pour but de se rendre ces divinités favorables et d'obtenir, par leur intervention, des succès à la guerre.

J'ai v
sont ord
lieux iso
quelque
neur de
Les vi
raient su
sanguina
recommen
plus peti
gner, et
immoler t
time hum
point char
Il est l
brahmes n
assister ; r
des princes
teurs de K
assisté une

Au XVIIIe
conversion c
Tout près
de Mangalar
la famine dé
dirent que l

J'ai visité quelques-uns de ces théâtres de carnage. Ils sont ordinairement situés sur des montagnes ou dans des lieux isolés : là est bâti un temple de peu d'apparence, quelquefois une simple niche qui renferme l'idole en l'honneur de laquelle le sang humain ruisselait.

Les victimes étaient décapitées, et leurs têtes demeuraient suspendues, en guise de trophée, devant la divinité sanguinaire... Ces infâmes sacrifices sont expressément recommandés dans le *Kali-pourana*. On y décrit, dans le plus petit détail, les cérémonies qui doivent les accompagner, et les fruits qui en résultent. On ne peut jamais immoler un brahme ni un *Kchatria* (guerrier). Toute victime humaine devrait être sans défaut corporel et n'être point chargée de crimes.

Il est bien dit, dans certains livres hindous, que les brahmes ne peuvent présider les sacrifices humains, ni y assister ; mais ils les ont sanctionnés, étant les *gourous* des princes, et d'ailleurs, beaucoup de brahmes étant sectateurs de Kali, on ne voit pas comment ils n'y auraient pas assisté une fois ou l'autre.

* * *

Au XVIII^e siècle, un sacrifice humain fut la cause de la conversion de tout un village appelé Colanoor.

Tout près de Colanoor se trouve une petite ville du nom de Mangolam, qui a une pagode renommée. Faute de pluie, la famine désolait alors le pays. Les brahmes, consultés, dirent que la déesse irritée demandait le sacrifice d'un

enfant. Le choix tomba sur un jeune garçon du village de Colanoor et de la caste des Malayamars. Les parents résolurent d'empêcher le sacrifice. Pendant une nuit noire, ils s'emparèrent de la statue de la déesse, une lourde statue en pierre, et la jetèrent dans un puits très profond.

Le lendemain, grand émoi dans le pays. Les brahmes, pour pallier l'affaire, déclarèrent d'abord que la déesse, fâchée s'en était allée ; puis, quand la vérité fut connue, ils mirent tout le village de Colanoor en interdit. Alors les habitants allèrent trouver un prêtre catholique, se firent baptiser et, aujourd'hui encore, forment une chrétienté fervente. Nous avons ici, à Kumbakonam, un prêtre indigène originaire de ce village, et il y en a un ou deux à Pondichéry.

* * *

Outre les sacrifices humains dont je viens de parler, et qui étaient reçus et sanctionnés partout, il y avait encore certaines sectes, certaines peuplades, qui avaient leurs sacrifices humains à elles, par exemple les Lambadis, les Ghonds, les Couroumbers, les Thugs.

Les Lambadis sont une peuplade errante. Ces Lambadis, après s'être emparés de leur victime, la conduisaient dans un lieu désert, creusaient une fosse et l'y enterraient vivante jusqu'au cou. Ensuite, avec une pâte de farine, ils faisaient une grande lampe qu'ils remplissaient d'huile et mettaient sur sa tête. On allumait quatre mèches à cette lampe, et toute la tribu, hommes et femmes, dansait en chantant et en criant autour de la victime, jusqu'à ce qu'elle eût expiré.

Les
patan
connu
officie
buffle,
endroi
vait ch
village
Tout
société
étaient
visaien
allaient
passant,
confianc
acceptai
voyaient
d'étoffe l
Leur
difficile d
corps spé
années, il
Thuggisn

C'est ici
Le mot
mort de so

Les Ghonds vivent sur les montagnes au nord de Vizagapatam. D'après le Père Rossillon, le dernier sacrifice humain connu est de 1852. Poursuivis par le Gouvernement, il ont officiellement remplacé, dans leurs sacrifices, l'homme par le buffle, mais agissent-ils ainsi au fond des forêts, dans les endroits reculés ? Quoi qu'il en soit, jusqu'en 1852, on trouvait chez eux des êtres humains gardés et nourris dans les villages pour le sacrifice.

Tout le monde a entendu parler des Thugs. C'était une société secrète de voleurs et d'assassins. Leurs assassinats étaient autant de sacrifices faits à la déesse Kali. Ils se divisaient en petites troupes, et, habillés en pèlerins, s'en allaient le long des routes. Quand ils rencontraient un passant, ils l'invitaient à se joindre à eux. Celui-ci, plein de confiance et tout heureux de s'adjoindre à des pèlerins, acceptait de faire route avec eux. Les Thugs, quand ils voyaient le moment favorable, serraient avec une bande d'étoffe le cou de leur victime et l'étouffaient.

Leur organisation était si mystérieuse, qu'il fut très difficile de les prendre. En 1829, lord Bentinck chargea un corps spécial d'officiers de police de les surveiller. En six années, ils en capturèrent 1,500. Mais Kali reste, et le Thuggisme vit toujours sous une forme un peu différente.

* * *

C'est ici le lieu de parler du sacrifice appelé *sati*.

Le mot *sati* veut dire " femme pure et vertueuse ". A la mort de son mari, la femme, autrefois, montait sur le bûcher

de la crémation, se couchait à côté du cadavre, et était brûlée avec lui. Même en admettant que la veuve se sacrifiât volontairement, c'était un usage abominable ; mais, neuf fois sur dix, la pauvre créature ne faisait que céder aux injures et aux menaces dont on l'accablait : " Elle était une femme sans cœur, sans pitié, elle n'obtiendrait jamais le *souvarkam* (ciel), etc. " si bien que la malheureuse, affolée, préférait en finir avec la vie.

Dans le seul Bengale, au commencement du siècle dernier, il n'y avait pas moins de 600 *satis* par an. Le même lord Bentinck en 1829, fit une loi qui rangeait le *sati* au nombre des crimes, et le proscrivit impitoyablement.

Il nous reste à parler des sacrifices sanglants encore en honneur dans l'Inde aujourd'hui.

IV. — LES SACRIFICES SANGLANTS D'AUJOURD'HUI

De nos jours, les sacrifices sanglants dans l'Inde, ne coûtent plus la vie qu'à des béliers, des boucs, des buffles, des cochons, des poules, quelquefois encore, à des hommes, mais rarement, autant du moins qu'on a pu le constater.

A qui sont offerts ces sacrifices ?

En dehors de Kali, qui est une grande dame, puisqu'elle est la femme de Siva, ils sont toujours offerts à des divinités inférieures dont le culte n'est admis que dans certains villages ou certains cantons. Vishnou, Siva, Brahma, ne reçoivent pas de sacrifices sanglants. Et même, quand un sacrifice est offert aux divinités inférieures, un voile est généralement étendu devant l'idole supérieure, afin qu'elle ne soit pas choquée, sans doute, par la vue du sang.

En l
divinit
galami
mai, M
Tout
les sacr
leur co
la petit
Les l
(sectate
aux sac
dixième
des sacr
Quelq
village s
ment de
occupé à
vu défile
processio
sant un c
fice. Et je
tienté. Be
aboutisse
immolés d
milliers. A
déesse Kt
Il y a d
fêtes, ou c
sion d'une
animaux.

En pays tamoul, les sacrifices sanglants sont offerts aux divinités suivantes : Madurai-Viram Munadian, Pidari, Angalammai, Kulumayammai, Kurumbai, Karuppu, Kaliasammai, Mahakali, Madura-Kalammai, Selliammai.

Toutes ces divinités sont regardées comme méchantes, et les sacrifices qu'on leur fait ont surtout pour but d'apaiser leur colère, de les empêcher de nuire, d'enrayer le choléra, la petite vérole, etc.

Les Brahmes, du moins ceux qui ne sont pas *tantriques* (sectateurs de Siva) aujourd'hui, ne prennent jamais part aux sacrifices sanglants ; mais on peut affirmer que les neuf dixièmes des Hindous, au moins dans le sud de l'Inde, font des sacrifices à toutes ces horribles divinités.

Quelquefois ce sont de vraies hécatombes. Je connais un village appelé Pudupatti, dont la pagode attire, au moment de la fête, de nombreux pèlerins. Me trouvant, un jour, occupé à faire l'administration dans une localité voisine, j'ai vu défiler les pèlerins. De l'aube au crépuscule, ce fut une procession ininterrompue de gens conduisant un bouc, poussant un cochon ou portant un coq, pour les offrir en sacrifice. Et je n'ai vu que les pèlerins qui passaient par ma chrétienté. Beaucoup d'autres routes encore plus fréquentées aboutissent à Pudupatti. Sûrement le nombre des boucs immolés devait dépasser un millier et celui des coqs plusieurs milliers. A Trichinopoly, deux mille porcs sont sacrifiés à la déesse Kulumayammai, lors de sa solennité annuelle.

Il y a des sacrifices publics faits ainsi au moment des fêtes, ou quand tout un village se réunit, pour cela, à l'occasion d'une épidémie qui décime soit les hommes, soit les animaux.

Il y a les sacrifices privés, l'orsqu'un particulier veut une faveur spéciale du dieu ou de la déesse, par exemple tirer vengeance de son ennemi, obtenir à une femme stérile la gloire de la maternité.

Je me rappelle qu'à l'époque où j'étais missionnaire à Konaripatti, il y avait à 500 mètres de mon presbytère, un bouquet de bois consacré à Pidari. Lorsqu'un individu avait été victime d'un vol, il sacrifiait une poule à la déesse. Le corps du volatile était ensuite suspendu aux branches des arbres, et, lorsque, par suite de la décomposition, il tombait à terre, le voleur devait être frappé de maladie ou de mort.

* * *

Quels sont les rites usités dans les sacrifices ?

Ces rites varient beaucoup, suivant la divinité, suivant les lieux, suivant la caste qui offre le sacrifice.

Certaines divinités sont supposées aimer boire le sang, et, alors, le sang est placé dans un vase devant l'idole, ou bien un individu boit lui-même ce sang que la divinité est censée boire par son intermédiaire. D'autres fois, le sang, mêlé à du riz cuit, est jeté dans l'air où les esprits le prendront et le mangeront. D'autres fois encore, ce sang mêlé au riz est répandu dans les rues, dans les champs. Dans certains cas, un homme prend la bête immolée par une jambe, et la traîne tout autour du village, afin que la traînée de sang empêche les mauvaises influences. Dans certaines fêtes, on fait des boulettes de riz mêlé de sang et on les donne à manger aux assistants. D'autres fois les païens se frottent

ave
tant
port
Q
Là
est t
de la
mang
pauv
s'il s'
aux p

Voic
Le v
mai, do
jatte. F
est choi
temps,
curieuse
il march
à la main
Tout I
sont fait
d'antique
Une gr
et Sappan
confins du

avec ce sang le front et la poitrine, ou encore en aspergent tantôt leurs animaux domestiques, tantôt le seuil de leur porte.

Que devient la chair des bêtes immolées ?

Là aussi il y a de grandes divergences. Quelquefois elle est tout simplement enterrée. D'autres fois le propriétaire de la bête, après l'avoir immolée, l'emporte chez lui pour la manger. On la fera cuire aussi, et on en nourrira soit des pauvres, soit des petits enfants. Dans d'autres cas, surtout s'il s'agit de sacrifice d'un buffle, la chair sera abandonnée aux parias.

* * *

Voici le récit abrégé d'une fête.

Le village d'Alampakam a pour déesse favorite Selliammai, dont le mari s'appelle *Sappani*, c'est-à-dire le cul-de-jatte. Pendant les quinze jours que dure la fête, un paria est choisi pour être l'époux de la déesse. Durand tout ce temps, il ne peut quitter les abords de la pagode et, chose curieuse, il doit s'habiller en femme. Pendant la procession, il marche devant le char de la déesse avec une grosse serpe à la main.

Tout le temps que dure la fête, matin et soir, des offrandes sont faites à Selliammai, au bruit des tambours et au son d'antiques et énormes trompettes.

Une grande procession a lieu le dernier jour. Selliammai et Sappani sont promenées sur un immense char. Arrivés aux confins du village, plusieurs boucs sont amenés, et, pendant

que deux hommes les tiennent fortement, un troisième leur coupe la tête sur la pierre qui sert de limite et qu'on appelle *Sandi kal*. Le sang est reçu dans un vase où se trouve du riz cuit et déjà offert à la déesse. Le sacrificateur prend alors de ce riz trempé de sang et en jette dans l'air, au nord-est, au nord-ouest, au sud-ouest, mais non au sud-est. Puis il laisse tomber le vase et le brise sur la pierre *Sandi*. Aussitôt tout le monde s'enfuit du côté de la pagode.

Le sacrificateur, pendant tout ce temps, se trouve dans un incroyable état de surexcitation : à le voir, on le dirait possédé par cinquante démons. Quatre hommes le maintiennent fortement, car, disent-ils, si on ne le retenait pas, Selliammai l'emporterait dans l'espace.

C'est un spectacle horrible, d'autant que tous les assistants, gorgés de l'eau-de-vie du pays, sont ivres.

Et, quand le sacrificateur boit le sang des victimes, comment dépeindre la scène avec des couleurs assez fortes ?

Aussitôt que la tête de l'animal a été séparée, le sacrificateur suce et boit le sang qui découle du tronc, et cela souvent non pour une seule victime, mais pour dix, vingt et même davantage. Quelquefois c'est pire encore ; le sacrificateur doit lui-même tuer la victime avec les dents ; il la mord au cou, et serre jusqu'à qu'elle soit morte, absorbant en même temps le sang qui s'échappe par la veine jugulaire. Et, dans ce cas également, c'est souvent dix, vingt bêtes, et même davantage qu'il doit tuer ainsi. C'est la divinité qui boit le sang par son intermédiaire.

* * *

J'ai
mains.
premi
encore
la civil
taire du
En l
était co
lieu à l
enfant cl
et on ret
d'un pili
pour que
gale, dan
constaté.
Je ne c
nières an
sont venu
et les lieu
Lorsque
les gens d
seulement
leur étang
Il fut forte
et de l'ente
vernement .
ne s'ébruitâ
Le culte d
grande caus
sous la form

J'ai dit qu'on voit encore de nos jours des sacrifices humains. Mais, tandis qu'à la fin du XVIII^e et dans les premières années du XIX^e siècle, le nombre en était encore considérable, maintenant, grâce à la pénétration de la civilisation occidentale, grâce surtout à la crainte salutaire du gouvernement anglais, ce nombre est bien diminué.

En 1852, comme je l'ai relaté plus haut, un meurtre rituel était constaté chez les Ghonds. En 1875, un autre avait lieu à Narsipore. Il y a une quarantaine d'années, un enfant chrétien disparaissait dans le district de Mikelpatti, et on retrouvait son cadavre enseveli dans les fondations d'un pilier de pont en construction. Il avait été sacrifié pour que le pont ne fût pas emporté par les eaux. Au Bengale, dans l'été de 1910, un sacrifice humain était encore constaté.

Je ne connais que ces quatre cas dans les soixante dernières années ; mais, très probablement, d'autres encore sont venus à la connaissance du gouvernement ; les jungles et les lieux déserts ont dû en voir bien davantage.

Lorsque j'étais chargé du district de Konaripatti, en 1907, les gens de Serdarapatti, gros village situé à deux milles seulement de distance, entreprirent de rebâtir la digue de leur étang qui avait été emportée deux fois par l'inondation. Il fut fortement question, entre eux, de sacrifier quelqu'un et de l'enterrer dans les fondations. Mais la crainte du gouvernement — car il était à peu près impossible que l'affaire ne s'ébruitât — empêcha le crime.

Le culte de la déesse Kali (appelée aussi Dourgai) est la grande cause des sacrifices humains. Elle est représentée sous la forme d'une hideuse femme noire avec quatre bras

et une énorme langue rouge pendant hors de la bouche. Une de ses mains brandit une épée nue ; la deuxième tient la tête d'un géant qu'elle a coupée ; les deux autres mains sont tendues pour recevoir les présents et bénir les adorateurs. Son culte est enseigné dans le *Kali Pourana*, et aussi dans les *Tantras*, qui sont des compilations renfermant toute espèce de récits et légendes sur les dieux et les déesses, les sacrifices, les augures, la sorcellerie, etc. Environ cent millions d'Hindous, surtout dans le Bengale et dans le Maharastra, sont *Tantriques*, c'est-à-dire acceptent les *Tantras* comme leur Bible. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'un nombre immense de *Tantriques* sont liés entre eux par le secret, et doivent jurer " au nom de la puissance éternelle, vivante et vengeresse, " de garder ses mystères inviolés. Ils affirment " qu'il n'y a pas de rémission des péchés sans effusion de sang, et que les *Tantras* ont été donnés aux hommes par les dieux, pour les rendre capables de se débarrasser de leurs oppresseurs. "

C'est à propos de tout cela que j'ai dit plus haut que le Thuggisme n'est pas mort.

Nul doute que c'est au nom de Kali qu'un certain nombre d'Anglais ont été assassinés dans ces derniers temps, et ceux qui les ont tués étaient sûrement *Tantriques*, car ce sont surtout les étudiants du Bengale et du Maharastra qui dirigent le mouvement révolutionnaire, et ces jeunes gens sont *Tantriques*.

Ah ! prosternons-nous devant Dieu, et remercions-le du grand bienfait de la foi. Prions-le d'avoir pitié des païens de l'Inde, de faire pour eux ce qu'il a fait pour nos ancêtres, de les arracher à leur culte abject, de les sauver !

Voya

De la O

Badracha
séjourne da
du ministèr
sance avec l'
La bonne
de l'officier
comme de vi
sont proches
" — Où al
" — Faire
" — Puis-je
" — Mais, l

(1) Voir le nu

ASIE

Voyage dans le Haut Godavéry ⁽¹⁾

(INDE CENTRALE)

Par le R. P. VITTOZ,

De la Congrégation de Saint-François de Sales d'Annecy,
missionnaire du diocèse de Vizagapatam

(SUITE)

Badrachallam n'a pas de communauté chrétienne. Si je séjourne dans son enceinte, ce n'est donc pas pour y exercer du ministère, mais bien pour me reposer et faire connaissance avec l'endroit.

La bonne Providence m'y ménage l'heureuse rencontre de l'officier chargé de la poste. Nous nous serrons la main comme de vieux amis. Ah! dans la brousse tous les civilisés sont proches parents!

“ — Où allez-vous? me demande-t-il.

“ — Faire un tour de ville, à la découverte.

“ — Puis-je vous accompagner?

“ — Mais, bien sûr! Vous me ferez grand plaisir. ”

(1) Voir le numéro précédent.

Chemin faisant nous arrivons en face de la fameuse pagode. Elle est assise sur un monticule.

Une chose qui me frappe tout d'abord, ce sont les inscriptions dont les pavés de la route et des cours sont couverts.

Mon compagnon — brahme de caste — m'en donne l'explication. Ces inscriptions sont les noms des pèlerins. Pour allécher les fidèles, les desservants du temple encouragent les gens à faire inscrire leurs noms sur ces pavés en leur assurant que plus leurs noms seront foulés aux pieds des pèlerins, plus sera élevée, dans le sein de la divinité, la place qu'ils occuperont après leur mort !

* * *

Dans ce "sanctuaire" reculé, perdu dans la brousse, Vichnou est honoré avec le même cérémonial suivi dans les pagodes les plus renommées de l'Inde. Toutes les prescriptions rituelles par rapport aux dîners, aux bains, au coucher, au lever, aux récréations du dieu, sont scrupuleusement suivies. Chaque jour, la fonction principale est bien cependant de le nourrir. Comme il a bon appétit, d'un bout de l'an à l'autre et jamais d'indigestion, il faut que son écuelle soit toujours pleine. Le devoir de la remplir n'incombe pas aux brahmes évidemment. C'est le pauvre hindou qui paye. Gare à lui s'il n'est pas là avec son offrande ! le dieu ne tardera pas à lui témoigner son mécontentement. Vous comprenez le manège, c'est le dieu qui mange et le brahme qui s'engraisse. D'ailleurs est-il emploi plus relevé, charité plus grande, que de nourrir les incarnations de la divinité, ces "dieux de la terre" comme les brahmes s'appellent modestement ?

Là c
c'est su
guet et
cupidit
des vues
réclame
fêtes. La
demand
sur les é
C'est r
choses en

Les br
effet, l'ai
l'oeil qui
sure qu'il
On racont
un bouche
divinités e
devait être
" Il vent
buffle ? se
n'y connaît
Ainsi dit,
Un jeune
faveur de la
empresseme
de l'animal
Le lenden

Là où ces dieux "terrestres" font un bon petit gain, c'est sur les bijoux des pèlerins, paraît-il. Ils ont l'oeil au guet et quand un collier où une pierre précieuse a excité leur cupidité, vite ils font connaître au possesseur, que le dieu a des vues spéciales sur lui, et que, comme gage de sa faveur, il réclame les bijoux convoités dont il désire se parer pour les fêtes. Le coup réussit presque toujours. On fait le sacrifice demandé et le bijou a fort bon air, quelque temps après, sur les épaules de quelque brahmine!

C'est mon compagnon qui me raconte cela et bien d'autres choses encore.

* * *

Les brahmes que je rencontre dans les rues m'ont, en effet, l'air de fins roublards; ils vous dévisagent du coin de l'oeil qui en dit long sur leur mentalité. Mon cicerone m'assure qu'ils ne font pas scrupule de manger de la viande. On raconte même un bon tour que leur a joué dernièrement un boucher de l'endroit. Ayant été appelé par une de ces divinités carnivores, on convient du prix d'un mouton qui devait être préparé et livré en secret.

" Il veut du mouton ; mais pourquoi ne pas lui fournir du buffle? se dit le boucher. J'y trouverai mon compte, et lui n'y connaîtra rien. "

Ainsi dit, ainsi fait.

Un jeune buffle est appréhendé, occis, dépecé et à la faveur de la nuit, livré au brahme gourmand qui, dans son empressement, oublie de demander le passe-port, la queue de l'animal habituellement fournie avec le corps.

Le lendemain, le bruit de l'aventure circulait dans les

ruelles de Badrachallam et chacun s'esclaffait à la joyeuse nouvelle: " Les brahmes ont commis un péché mortel: ils ont mangé du buffle! Voici la peau de l'animal comme preuve! "

Une ablution en règle dans les eaux trois fois saintes du Godavéry put seule laver un tel crime!

* * *

Avant de quitter Badrachallam, laissez-moi vous conter une aventure qui m'y arriva.

J'étais en train de prendre une tasse de thé, quand mon *boy*, soudainement, me cria :

" — Père, un gros serpent! "

Je me tournai vivement et je vis, en effet, un énorme reptile de couleur blanchâtre.

" — Oh! c'est un cobra! " m'exclamé-je.

Instinctivement je sautai sur mon fusil et lui envoyai une décharge de plombs. A ma grande surprise, l'animal, ainsi foudroyé, se mit à vomir — devinez quoi? — un autre serpent, un cobra presque aussi gros que lui; il mesurait cinq pieds de long! Si je ne l'avais vu de mes propres yeux j'aurais de la peine à le croire.

Le repos m'avait remis du nerf dans les jambes. Je pouvais songer à faire la troisième et dernière étape de mon voyage.

De Badrachallam à Sironcha, la distance est de 112 milles. De Rajahmundry ici, j'en avais parcouru 100. J'avais donc effectué déjà presque la moitié du voyage.

Il ne
à pied
rencont
ment. J
dire en
Savez
C'est
deux pie
sur trois
incliné,
s'assied
ses petits
Le voyag
de la car
adoucir
kachadala
moins il c
geur put
long. Que
ner des cr
est réduit
Le kach
rait tout a
digestion e
rer comme
long voyag
kachadala
semaines.

IV. — DE BADRACHALLAM À SIRONCHA

Il ne fallait pas songer à faire 112 milles (180 kilomètres) à pied à travers une nature encore plus difficile que celle rencontrée jusqu'à présent, c'eût été s'exposer imprudemment. Je résolus donc de voyager à la mode du pays, c'est-à-dire en *kachadala*.

Savez-vous ce que c'est qu'un *kachadala*?

C'est tout simplement une charrette à roues pleines, de deux pieds de large à l'arrière et d'un pied et demi à l'avant sur trois pieds de long. Le système est basculé sur un plan incliné, ce qui facilite énormément les glissades. Le voiturier s'assied à l'indienne sur son timon, à portée de la queue de ses petits boeufs, pour les stimuler et les rappeler à l'ordre. Le voyageur, lui, s'accroupit ou se couche sur le fond plat de la carriole, ne comptant que sur ses ressorts à lui, pour adoucir les soubresauts du véhicule, car, de ressorts, le *kachadala* n'en a pas. C'est là son moindre défaut. Si, au moins il offrait une surface assez longue pour que le voyageur put étendre ses pauvres membres. Mais trois pieds de long. Que faire sur trois pieds de longueur sinon collectionner des crampes et des courbatures. Quand cela arrive, on en est réduit à descendre de voiture pour se déraidir les jambes.

Le *kachadala* n'est donc pas une voiture de luxe. On pourrait tout au plus le recommander à ceux qui souffrent d'indigestion et de paresse d'estomac. On peut encore le considérer comme un parfait véhicule en temps de carême. Pour un long voyage à travers les forêts, c'est vite crucifiant. Le *kachadala* sera, cependant ma maison pendant deux semaines.

Comme le thermomètre se maintient très haut (entre 111o et 115o Farenheit), je juge à propos de faire du jour la nuit et *vice versa*.

En route donc sous la voûte étoilée et à la garde de Dieu ! Je quitte, en haut de Badrachallam, une tribu des Koïs, pour entrer dans un autre clan de leur grande famille ethnique. Mêmes types, mêmes moeurs, mais langage différent. En bas on parle le télugu; en haut, c'est un mélange de maharatta et de Gondi.

Le voyage devient très monotone: de la brousse et des forêts, des forêts et de la brousse. La région en somme, est à peine habitée. Cette rude nature n'abrite que des agglomérations éparpillées.

De temps en temps, on entend le battement du tam-tam dans un village lointain. C'est la fin de la journée et, comme la chaleur empêche de dormir, les montagnards repassent la série de leurs danses. D'un côté, les hommes avec des chapelets de grelots aux pieds marquent le pas; de l'autre, ce sont les femmes moins bruyantes, mais non moins contentes de sauter et de se démener.

La séance se prolonge fort tard dans la nuit, et quand les jambes fléchissent de lassitude, une rasade d'*ipa* envoie tout le monde au pays des rêves.

Je laisse les tam-tams envoyer leurs grondements à tous les échos dans la nuit, et je poursuis lentement ma marche à la clarté des étoiles.

* * *

Successivement derrière moi, je laisse Dumugudem, Par-nasala, Cherla, Albaka, Edira, Venkatapuram, etc.

A CH
pour p
Central
nibus. C
me sembl
en moins
A Chg
nous cui
Pour
d'aller p
bien obliq
escouade
nous prot
vir le mo
perspectiv

Dix-huit
habitation,
mœurs plus
tement été
Des recr
sont, au mc
tagne. Nou
Armés de
trois heures
tons pour
Lottipita G

A Chandrapatla, nous quittons la Présidence de Madras pour passer dans l'Etat de Bastar et dans les Provinces Centrales. Sur mon parcours, j'ai déjà changé six fois d'*omnibus*. Chaque fois que j'étreigne mon nouveau *kachadala*, il me semble plus petit. Ce sont mes reins qui sont de moins en moins souples et de plus en plus courbaturés.

A Chandrapatla, la chaleur est intense; un vent brûlant nous cuit la figure.

Pour comble de désagrément, mon voiturier refuse net d'aller plus loin. On parle. Mais, finalement, je suis bien obligé de souscrire à ses conditions. Il exige toute une escouade d'indigènes, tant pour pousser aux roues que pour nous protéger contre les voleurs. Il va falloir, en effet, gravir le mont Lotti-pita qui est infesté de voleurs. Voilà une perspective peu réconfortante.

* * *

Dix-huit milles (30 kilomètres) de montée, loin de toute habitation, en courant le risque d'être dévalisé par des écumeurs plus redoutables que les tigres. Deux hommes ont justement été tués dans ce passage, il y a quelques jours.

Des recrues se présentent qui ont bien mauvaise mine. Ce sont, au moins les cousins des bandits qui tiennent la montagne. Nous sommes bien obligés de les accepter.

Armés de leurs haches, ils entourent ma charrette, et à trois heures de l'après-midi, par un soleil intense, nous partons pour Assuralli, localité située sur l'autre versant du *Lottipita Gondi* (la montagne du chameau).

“ Montagne du chameau ”, le Lottipita Gondi mérite bien son nom, car il a deux bosses.

Après avoir fait l'ascension de la première, nous traversons un ruisseau pierreux où gisent des singes qui nous regardent passer avec des mines extrêmement drôlatiques.

* * *

Puis la seconde montée commence sur une rampe dont l'inclinaison va de 25 à 50 pour cent. La charrette glisse sur d'énormes blocs et s'en va cabotant de rocher en rocher. Un homme tire à l'avant avec les boeufs, deux poussent aux roues, deux à l'arrière, et l'on chemine ainsi sur un parcours de six kilomètres ! Impossible de décrire l'horreur de ce passage affreux.

On comprend que des malandrins aient établi leur quartier général en un pareil endroit. Cachés dans la brousse, ils ont beau jeu à tomber à l'improviste sur les charretiers, trop occupés à faire avancer leur chargement pour opposer

Afin de donner du coeur à mes hommes, je marche en tête du convoi et, de temps en temps, je leur crie de ne rien craindre.

Nous sommes enfin au sommet du Lottipita et pouvons respirer à l'aise, car il s'élargit en un superbe plateau. Une pierre énorme s'y dresse. La fantaisie m'ayant pris d'aller l'examiner de près, je trouve sur une de ses faces aplaties une offrande de piments et de lentilles. Les aborigènes ont sans doute voué un culte à ce bloc solitaire jeté comme par hasard au milieu des buissons. Comme toutes les pierres

sacr
de t
No
tions
enco
roula
risen
Au
sept
fleuv

Not
euvre
nous
Bier
frayeu
crainte
brigand
c'est qu
Nous
coup tr
arbres
Pour
rait rie
touches,
pan ! je
monde e
poussé l
moyen d

sacrées révérees par les Hindous, il porte une marque rouge de temps en temps renouvelée.

Notre escouade ne manque pas d'aller y faire ses dévotions pour se préparer à la descente du Lottipita, descente encore plus dangereuse que la montée à cause des cailloux roulants qui, déroband sous les roues et sous les pieds, favorisent les chutes.

Aucun accident n'attrista cette étape redoutée et à sept heures et demie du soir, nous arrivions au bord du fleuve.

* * *

Nous faisons halte dans une éclaircie, juste le temps de cuire le riz de notre souper, puis, *per amica silentia lunae*, nous poursuivons notre route.

Bien que nous soyons sortis des parages dangereux, la frayeur n'a pas quitté encore mes braves défenseurs. La crainte des voleurs les hante toujours: " Si, disent-ils, les brigands nous ont laissé franchir la montagne impunément, c'est qu'ils nous attendent dans les épais taillis de la forêt. "

Nous traversons, en effet, des bois qui deviennent tout à coup très dense ; on a de la peine à passer, tellement les arbres sont serrés.

Pour prouver que même une armée de voleurs ne pourrait rien contre notre colonne volante, j'exhibe des cartouches, j'en glisse solennellement une dans mon fusil et pan ! je fais voler en éclats l'écorce d'un arbre. Tout le monde est abasourdi. D'où est donc venu le feu ? Qui a poussé la balle si rapidement ? En me voyant muni d'un moyen de défense si merveilleux, la confiance renaît.

• • •

Gaiement, allègrement, nous marchons, nous marchons, sans presque sentir la fatigue. La fraîcheur des nuits est si douce sous le ciel de l'Orient et la voûte étoilée si belle à contempler ! Insensiblement, je fais comme les Béguines de Rodenbach :

Debout à la fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit égrène avec les yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

• • •

A l'aube, nous arrivons sur les bords du fleuve Indravati que nous traversons en enfonçant dans l'eau jusqu'à la ceinture.

A la saison des pluies, cet affluent du Godavéry a jusqu'à cinquante pieds de profondeur. Bien que le niveau soit bas actuellement, le courant reste très fort, et c'est avec peine que nous atteignons la rive opposée. Nous sommes trempés comme des barbets ; mais de tels bains ne tirent pas à conséquence, pendant la marche, les chauds rayons du soleil de l'Inde ont vite fait de nous sécher.

• • •

L'Indravati franchi, nous fîmes deux rencontres sensationnelles. Un énorme cobra et un gros singe jaune et noir se présentent sur notre chemin. Le reptile s'éclipse ; mais

le maca
balle vi
lâché m
s'arracl
savoir,
Notre
cha n'é
courage
d'un lor
notre en
Avec
Sironcha
temps o
prospère
Dans l
toujours
la constr
mêmes.
plus rap
peur à pe

J'espér
l'ancienne
dans la fo
Je m'in
montre le
" — Ell
nes et que

le macaque se dandine d'un air moqueur jusqu'à ce qu'une balle vienne couper court à ses évolutions. J'avais à peine lâché mon coup de fusil qu'un de nos hommes commença à s'arracher les cheveux et à se lamenter : j'avais, sans le savoir, tué son dieu !

Notre arrivée à Assuralli fit oublier ces émotions. Sironcha n'était pas loin. Cette perspective suffit à rendre le courage à tout le monde. Malgré les fatigues accumulées d'un long mois de voyage, nous relevons la tête pour faire notre entrée dans l'ancienne capitale du Haut-Godavéry.

Avec le progrès et les nouvelles voies de communication, Sironcha a beaucoup perdu de son importance. Il fut un temps où, dotée d'une forte garnison, c'était une ville prospère.

Dans les régiments tamouls qui s'y succédèrent, il y avait toujours un contingent catholique, ce qui avait nécessité la construction d'une église élevée par les autorités elles-mêmes. Mais, éloignés de 300 kilomètres, du prêtre le plus rapproché, les chrétiens de Sironcha abandonnèrent peu à peu les pratiques religieuses.

* * *

J'espérais retrouver encore l'église et un petit noyau de l'ancienne communauté. Les voir, les réunir, les retremper dans la foi, était l'un des principaux buts de mon voyage.

Je m'informai de l'endroit où se trouvait l'église. On me montre le *catcheri* (bureau du juge de paix).

“ — Elle était là, me dit-on. Comme elle tombait en ruines et que personne n'y venait plus, le Gouvernement, trou-

vant l'emplacement bon, l'a repris ! Il vous enira un autre terrain si vous voulez bâtir une église.

Et les chrétiens ?

Les chrétiens ? Jusqu'à ces dernières années, il en restait quelques-uns. Puis, l'abandon où ils étaient laissés les décida à émigrer. Un groupe se trouve, m'assure-t-on, à Mud-dais, à 20 kilomètres plus loin.

C'est donc fini ! La station catholique de Sironcha est morte.

* * *

Le bon grain ayant péri, l'ivraie a poussé. Les méthodistes américains ont, en effet, pris notre place. Les recrues gagnées par eux ne leur font encore guère honneur ; mais ils en ont, et ils commencent à être connus. Remontant le long du fleuve, ils ont systématiquement occupé les points importants sur ses deux rives et, de Sironcha, ils ont passé dans le Bastar. Leur propagande n'a encore rien de bien menaçant ; mais enfin ils sont établis dans le pays, et, avec le temps, ils prendront pied parmi les Koïs.

En me promenant à travers les ruelles de Sironcha, j'arrivai, par hasard, au cimetière où dorment les anciens catholiques. J'eus le coeur serré. Combien il est triste de ne trouver que des tombes là où une chrétienté était censée vivre encore !

Heureusement, mon voyage n'avait pas uniquement pour objet d'offrir les secours de mon ministère aux catholiques dispersés sur les rives du fleuve. Je me proposais, par surcroît, de prendre contact avec les païens et d'étudier leur pays, en vue de fondations ultérieures.

M
qu'à
d'av
mais
j'ai
leurs

Les
famil
tantô
les T
Zemin
par le
Ils
C'est
penda
que ce
et ne r
de vac
rat.

On
habiter
et ceux
du God
les aut
rents.

Mon premier but étant manqué, il ne me restait plus qu'à lier connaissance avec les Koïs. Je ne puis me vanter d'avoir surpris tous les secrets de la vie de ces aborigènes ; mais enfin, durant mon voyage et mon séjour parmi eux, j'ai eu plus d'une occasion de les observer et de remarquer leurs coutumes.

V. — LES KOÏS

Les Koïs, Koyis ou Koyas, sont un des clans de la grande famille Gonde. Leur langage est un dialecte du Gondi, mêlé tantôt de *telugu* dans les parages où ils sont en contact avec les Têlugus, tantôt d'*orya*, dans le Malkangiri baluk du *Zemindari* de Jeypore. Ils habitent toute la région arrosée par le cours supérieur du Godavéry.

Ils forment une caste spéciale considérée comme pure. C'est dire qu'ils sont placés bien au-dessus des parias. Cependant, en fait de nourriture, ils ne sont pas plus délicats que ces derniers. Un Koï mangera n'importe quel animal et ne reculera devant aucune proscription rituelle : la viande de vache, à ses yeux, n'est pas plus sacrée que la chair du rat.

* * *

On divise les Koïs en deux grandes familles : ceux qui habitent les montagnes, *Gutta Koïs*, comme ils s'appellent, et ceux de la plaine, ou mieux, ceux qui vivent sur les rives du Godavéry, *Gommu Koïs* (de *Gommu*, bord). Les uns et les autres appartiennent à la même souche et se disent parents. Les Gommu Koïs descendirent vers le Bastar et le

Godavéry, à la suite de famines et de dissensions intestines.

On distingue cinq clans dans la grande famille ethnique des Koïs : Perumboyudu, Madogutta, Peragatta, Mâtamupayo et Vidogutta. Ils se différencient les uns des autres par des signes extérieurs marqués sur le front, des points ou des lignes soit horizontales, soit verticales. Leurs *Oddis* (grands prêtres) ont une prééminence incontestée.

Le pays qu'ils habitent étant très malsain, il est bien peu de Koïs qui ne souffrent de fièvre chronique. Leur vie se passe entièrement dans les bois. Elle n'a donc rien de compliquée. C'est la vie primitive, guidée par un nombre très restreint d'idées. Le monde, pour eux, c'est le quartier de forêt qu'ils défrichent et où ils peinent pour faire sortir du sol leur maigre subsistance.

* * *

Les Koïs ressemblent, en tous points, aux Khondes de Vizagapatam et du Ganjam.

Comme eux, ils sont rudes et frustes, avec, cependant un grain de politesse agreste. Comme eux, ils sont francs, mais — ainsi que je l'ai déjà fait remarquer — leur franchise est en train de faire place à la duplicité et à la finesse.

Comme les Khondes, ils sont nomades ; s'ils adossent leur hutte au versant d'une colline, c'est pour un laps de temps plus ou moins limité. Cette demeure éphémère sera transportée ailleurs aussitôt que l'humus aura été absorbé par leurs récoltes et que le sol sera trop appauvri.

Comme les Khondes, ils ont l'instinct de la destruction. Tous les arbres tombent sous leur hache ; seuls le manguier,

le tam
L'ippo
que la
dont la
en l'al
comme
mière,
faire.

Le K
effort.
tinets :
pour y
et melo
la Prov
le main
et sa de

Contr
pas leur
concerté
Parfois
par enlè
La cér
che sa. tē
sienne. J
jeune ho
seul fait,
Après
du lait, n

le tamarinier, le palmier et l'*ippa* trouvent grâce devant eux. L'*ippa* (*cassia latifolia*) est l'arbre préféré du Koï parce que la distillation de ses fleurs lui fournit une eau-de-vie dont la chaleur lui fait oublier ses griefs et ses peines, tout en l'abrutissant malheureusement. Volontiers, il ferait, comme Jean de La Fontaine, deux parts de sa vie : la première, il la passerait à boire de l'*ippa*, et l'autre, à ne rien faire.

Le Koï est tout à fait partisan du système du moindre effort. La nature encourage, d'ailleurs, ses paresseux instincts : il sait qu'il n'a qu'à gratter la surface de ses collines pour y faire pousser à souhait fèves, millet, pois, courges et melons. Puis il compte sur les réserves bulbeuses que la Providence a cachées au fond des forêts. C'est ce qui le maintient dans l'insouciance et aussi, dans sa pauvreté et sa demi-misère.

* * *

Contrairement à la coutume hindoue, les Koïs ne marient pas leurs enfants avant l'âge de puberté. Les unions sont concertées entre parents et amis ; tout se fait à l'amiable. Parfois aussi, comme chez les Khondes, le mariage se fait par enlèvement.

La cérémonie nuptiale est très simple. La jeune fille penche sa tête et, un peu au-dessus d'elle, le fiancé incline la sienne. Des amis versent de l'eau qui, coulant de la tête du jeune homme sur la tête de la jeune fille, consacre, par ce seul fait, leur union conjugale.

Après la cérémonie de l'eau, les nouveaux mariés boivent du lait, mangent un peu de riz, puis échangent de récipro-

ques promesses de fidélité. Ils vont ensuite faire le tour d'un monticule de terre élevé pour la circonstance, tout en chantant un hymne nuptial. Suit une prostration devant les anciens auxquels ils demandent leur bénédiction. Enfin, les convives s'assoient et attaquent les provisions préparées pour la fête et, quand tout est absorbé, les réjouissances se terminent par une danse générale.

* * *

Immédiatement après la naissance d'un enfant, la mère se lève et reprend son travail.

Le septième jour, les parents et voisins s'assemblent pour donner un nom au nouveau-né qui vagit sur la terre nue. On lui met une feuille d'*ippa* dans la main ; si l'enfant serre la feuille, c'est signe qu'il accepte le nom. S'il ne donne pas ce muet assentiment, on recommence l'opération jusqu'à ce qu'elle réussisse, en prononçant, chaque fois, un nom nouveau. Celui des assistants dont le nom a été ainsi agréé, met alors une pièce de monnaie dans la main de son " filleul ". La cérémonie finit par une danse.

* * *

Comme chez les Hindous, les cadavres des enfants et des jeunes gens sont enterrés, tandis que ceux des personnes mariées sont brûlés. Après la crémation, on solennise l'anniversaire des décès en sacrifiant un animal ou en faisant une offrande de graines en l'honneur du défunt.

Les cendres sont ramassées et déposées dans un trou en-

dehor
si nor
plusie
car ce

Enf
e'est l
ché à
dans l

Cela
Mais
dicton
turâzu
Komm

La c

férée.
nes. I
ont été
qui res

Les I
vas, et
sagers.
Pandav
qu'ils a
y renco

dehors du village. Sur ces sépultures sont élevées les pierres si nombreuses dans les forêts koïs, et auxquelles on a donné plusieurs significations. La plupart sont déjà anciennes, car cette coutume tend à disparaître.

* * *

Enfin, un dernier trait, des moeurs spéciales aux Koïs, c'est le tatouage; un sens religieux est apparemment attaché à cette coutume, car le tatouage est censé servir à l'âme dans l'autre monde.

* * *

Cela nous amène à parler de la religion des Koïs.

Mais, d'abord, les Koïs ont-ils une religion ? Un de leurs dictons favoris est celui-ci : " Mutelamma, Maridima, Poturâzu et Korrazulu doivent être adorés par les Soudras ; Kommalama, Katurudu, Adamarazu, par les Koïs. "

La déesse Mamili ou Pélé semble être leur divinité préférée. De tout temps, ils lui ont offert des victimes humaines. Interdits par le Gouvernement, les sacrifices humains ont été remplacés par des holocaustes de singes, l'animal qui ressemble le plus à l'homme.

Les Koïs ont une grande dévotion aux cinq frères Pandavas, et ils considèrent les chiens sauvages comme leurs messagers. Une tradition koï raconte que, lorsque les frères Pandavas furent envoyés en exil, l'un d'eux, Bhima — qu'ils appellent Bhimadora — alla chasser dans la jungle et y rencontra une femme qu'il épousa. C'est de cette union

que serait issu le peuple koï. Cette fable porte un cachet hindou ; elle doit être d'invention relativement récente et son but est évidemment de rattacher la peuplade à la grande famille hindoue.

Les idées des Koïs sur l'autre monde ne sont pas nombreuses. Le Ciel est pour eux un fort rempli de riz qui est libéralement distribué à ceux qui y sont admis. Dans l'enfer, un corbeau ronge la chair des damnés.

Un autre trait de ressemblance avec les Khondes, c'est que les Koïs n'ont, à proprement parler, pas de temple. On ne les voit jamais entrer dans une pagode.

EPILOGUE

Voilà les principales informations que j'ai pu glaner pendant mon voyage et mon séjour à Sironcha. Tous ces traits réunis nous montrent, en somme, une physionomie assez peu attrayante.

Peut-on espérer qu'en nous établissant chez les Koïs, nous obtiendrons en peu de temps des conversions nombreuses au catholicisme ? Question difficile à résoudre. J'inclinerais plutôt pour la négative.

Ces pauvres indigènes ont tellement été exploités qu'ils sont devenus méfiants et timides. Ils ne croient plus guère qu'on puisse avoir de bonnes intentions à leur égard et ils se tiennent instinctivement sur la défensive. De plus, ils sont peu intelligents et on aura bien de la peine à débarrasser leur cerveau des mille notions erronées qui l'encombrent. Cependant, la prédication évangélique ne rencontrera pas chez eux le grand obstacle à la conversion des Hindous, " la

caste"
qu'ils s
faibles
tre tous
Puiss
prières,
royaume

Je ne p
deux moi
vivement
Le voya
verse, l'it
mentèrent
Le jour
un mur li
tible et en
possible. J
Parti de
Depuis, j
mentalemen
tions perdu
séparent les
baptiser que
ments d'une

easté ”, et c'est un appoint énorme. De plus, il y a espoir qu'ils se tournent vers le missionnaire, protecteur né des faibles et des pauvres, afin de trouver en lui un appui contre tous ceux qui les exploitent sans vergogne.

Puissent donc les âmes dévouées à Dieu hâter, par leurs prières, le jour où il deviendra possible d'agrèger à son royaume mystique cette peuplade si délaissée. !

* * *

Je ne puis, hélas ! rester plus longtemps parmi eux. Après deux mois d'absence, mon troupeau de Rajahmundry doit vivement souhaiter de me revoir.

Le voyage du retour suivit exactement, mais en sens inverse, l'itinéraire de l'aller. Les mêmes difficultés l'agrémentèrent, avec des pluies diluviennes en plus.

Le jour où je franchis le Talperu, la crue des eaux, comme un mur liquide, se produisit avec une rapidité indescriptible et en rendit, pendant quelque temps, la traversée impossible. J'étais heureusement de l'autre côté.

Parti de Rajahmundry en avril, j'y rentrai le 13 juin.

Depuis, j'ai souvent pensé aux Koïs ; je me suis retrouvé mentalement au milieu d'eux, dans leurs primitives habitations perdues dans la brousse. Hélas ! 340 kilomètres nous séparent les uns des autres. Aurai-je jamais le bonheur d'en baptiser quelques-uns et de jeter ainsi, parmi eux, les fondements d'une communauté chrétienne ?

FIN

CHINE

EN TOURNÉE D'ADMINISTRATION
AU PAYS DU CALME MATIN

PAR M. CADARS, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS,
MISSIONNAIRE AU TAI-KOU (CORÉE)

LE 24 novembre, fête de plusieurs Bienheureux de la Société des Missions Étrangères, je devais partir " en administration ", c'est-à-dire aller visiter un certain nombre de mes chrétiens dispersés dans une demi-province un peu plus grande que mon département natal, le Tarn.

Les préparatifs de ces excursions apostoliques sont toujours les mêmes, les soucis également. Dans une caisse de bambou recouverte en peau de cheval, je range tout ce qui m'est nécessaire pour célébrer la sainte messe. Dans une autre, mon domestique entasse, au petit bonheur, le matériel indispensable à la confection de mon menu quotidien, car mon estomac demeure rebelle à la nauséabonde cuisine coréenne. Je garnis les vides avec quelques " paquets de cigarettes ".

Des paquets de cigarettes! Vous allez vous récrier : " Voilà du superflu! de l'inutile ! "

Détrompez-vous. Rien ne s'impose davantage. Vous ne

sauriez c
les mau
tyre de l

Depuis
En effet,
craindre
de temps
Jadis, e
Romains c
" Quelle
" — Les
ceux où l'c

professeur.
Néanmoins
se succéder
de vue.

J'aurais
peu moins r
chrétiens de
maine, c'éta
Je partis

Je fis allèg
séparent de l
fois, chemin
et j'attachai
nards et un f
A peine arr
gieuses; conse

sauriez croire combien il est nécessaire, parfois, pour chasser les mauvaises odeurs, d'aspirer la fumée du tabac. Le martyre de l'odorat est si fréquent en Corée !

* * *

Depuis un ou deux jours, j'avais quelques appréhensions. En effet, un malaise dans les reins et les jambes me faisait craindre un retour de fièvre paludéenne, car j'en souffre de temps en temps.

Jadis, en traduisant des livres latins, j'ai appris que les Romains croyaient aux jours *fastes* et aux jours *néfastes*.

“ Quelle plaisanterie ! ” me disais-je.

“ — Les jours où l'on remplit bien son devoir sont *fastes*; ceux où l'on y manque sont *néfastes* ! ” nous répétait notre professeur. C'est bien cela, en effet.

Néanmoins, depuis l'été dernier, les accès de fièvre, qui se succèdent régulièrement me rendent romain à ce point de vue.

J'aurais préféré attendre la fièvre dans ma cabane un peu moins misérable que les autres. Mais j'avais averti mes chrétiens de la date de mon passage. Remettre d'une semaine, c'était les décevoir et leur causer des frais imprévus.

Je partis donc.

1

Je fis allègrement les trente *lis* (12 kilomètres) qui nous séparent de la maison, du catéchiste le plus voisin. Par deux fois, chemin faisant, j'eus l'occasion de décharger mon fusil et j'attachai à la selle ma pitance du lendemain : deux canards et un faisan.

A peine arrivé, mon travail commence : instructions religieuses ; conseils ; reproches.

Les premiers néophytes chez qui je m'arrête me font pitié. Ils ont eu jadis bonne volonté; ils ont reçu le baptême avec un commencement de foi, mais sans se douter des changements de vie auxquels ils devraient s'astreindre. Obligés de cohabiter avec des païens et par conséquent d'avoir avec eux les familières relations quotidiennes, ils n'ont pas su se dégager de la tyrannie des habitudes. Non pas que leurs mœurs soient scandaleuses. Loin de là! Dans les familles de mes fidèles règne une paix parfaite.

Chacun connaît la lettre du catéchisme. Mais il ne faut pas pousser trop loin les interrogations.

Je demande à un grand garçon :

“ — Qui reçois-tu, quand je te donne la sainte hostie ? ”

“ — Ce que me donne le prêtre. ”

“ — Sans doute, mais qu'est-ce que je te donne ? ”

Il reste bouche bée, sans rien répondre.

Son père le regarde avec un air de dire :

“ — Est-ce possible que mon fils soit si ignorant ? ”

Alors, pour donner au père un peu de prestige aux yeux de sa famille, je le questionne :

“ — Quand vous prêtez de l'argent à intérêt, quel est le taux que vous ne pouvez pas dépasser ? ”

Ah! il n'est pas embarrassé pour me répondre :

“ — Puisque je ne possède pas un rouge liard, comment pourrais-je prêter de l'argent ? ”

“ — Mais, si vous étiez riche, à quel taux prêteriez-vous ? ”

“ — Je ne le serai jamais ! ”

Inutile d'insister sur ce point.

Je change de sujet.

“ — Qui recevez-vous dans la sacrement de l'Eucharistie ? ”

“ — L

plus ma

“ — V

en confe

autres, q

“ — L

“ — E

“ — Il

Plusieu
rités relig
grossières
fensif du
telle prat
Hélas! l
terrompt
“ — Ma
sons pas le
ges. ”

On me ra
quatre ou
La prem
respirer un
village. M
généreusem
d'herbe frai
Une heure
trouver le cl

“ — Ah ! le Père me demande tant de choses que je n'ai plus ma présence d'esprit.

“ — Vous avez cinq gros péchés sur la conscience. Vous en confessez trois et, volontairement, vous cachez les deux autres, qu'arrive-t-il ?

“ — Les deux péchés cachés ne sont pas pardonnés.

“ — Et les autres ?

“ — Ils sont pardonnés. ”

* * *

Plusieurs heures durant, j'essaye d'infuser un peu de vérités religieuses dans ces âmes obtuses. Je dissipe les plus grossières erreurs. Je m'acharne à conjurer un retour offensif du paganisme, à les mettre en garde contre telle ou telle pratique superstitieuse.

Hélas ! hélas ! ! ! je suis navré des réparties dont on m'interrompt :

“ — Mais les païens le font bien . . . Mais, si nous ne faisons pas les sacrifices aux ancêtres, on nous traite de sauvages. ”

* * *

On me raconte même une histoire grotesque, remontant à quatre ou cinq ans.

La première fois que je vins les voir, je m'arrêtai pour respirer un peu sous un grand arbre planté à l'entrée du village. Mon cheval happa un peu de gazon, qu'il paya généreusement en crottin. Mon domestique coupa une botte d'herbe fraîche.

Une heure après mon départ, le “ maire ” du village vint trouver le chef de la famille chrétienne la plus notable.

“ Il y a deux jours, lui dit-il, l'Européen s'est assis sur la “ pierre des sacrifices ”. Son domestique a coupé de l'herbe juste du côté de l'Ouest. Ses porteurs se sont vautrés dans le gazon que nous ne devons pas fouler. Son cheval a mangé de l'herbe et a souillé le sol de ses déjections. Vous paierez cher tous ces méfaits... L'Européen a insulté notre esprit protecteur en s'asseyant sur la pierre sacrée. Tant pis pour lui, s'il en attrape une maladie! Son cheval crèvera, bien sûr ! Et toi, tu vas enlever le crottin et payer les remèdes qu'ont dû prendre deux personnes tombées malades cette nuit; si elles meurent, tu paieras le cercueil. ”

Le narrateur s'arrête pour juger de l'effet qu'il produit sur moi. Il voit mon envie de rire et un mauvais pli fait grimacer sa lèvre sous sa laide moustache.

Une envie irrésistible me prend de me moquer de tant de stupidité.

“ — En effet, dis-je, je me souviens que mon cheval perdit un fer quelques jours après, et, trois mois plus tard, il faillit crever d'une indigestion de haricots; enfin, comme il est maintenant âgé de dix-sept ans, il va très probablement crever un de ces jours.

“ — Le Père en aura bien du chagrin ! dit une petite fille; le cheval est si joli !

“ — Bien sûr ! repris-je... Chose encore plus forte, tout le temps que je restai chez vous, cette fois-là, j'eus des coliques. C'est la “ pierre des sacrifices ” sur laquelle je m'étais assis qui se vengeait !... ”

* * *

A ce moment, le catéchiste de Keriayang, qui m'accompagnait, ne pouvant se contenir plus longtemps, part d'un

grand é
“ —
Père? h
“ —
vous? E
vous sav
Et cor
“ Que
mière vis
failli cre
indisposé
profité d
extorquer
“ — Je
“ — Ce
“ — Le
mais pour
m'obliger
des prostr
“ — Et
“ — Oh!
m'absentai
“ — Je c
“ — Ah!
pas me pro
pas tué tou
tions et ils n

Après cett
heure avanc

grand éclat de rire.

“ — Qu’y a-t-il de risible dans ce que vient de dire le Père ? lui demanda mon interlocuteur d’un air très vexé.

“ — Vous ne voyez donc pas que le Père se moque de vous ? Et dire que vous vous prétendez chrétiens ! Mais vous savez tout juste manger, boire et *digérer*. ”

Et continuant :

“ Que deux femmes aient été souffrantes lors de la première visite du Père, que son cheval ait perdu un fer et failli crever d’indigestion, que le Père lui-même ait été indisposé, qu’y a-t-il là d’extraordinaire ? . . . Les païens ont profité de tous les griefs que tu as énumérés pour vous extorquer cinquante ligatures, je parierais ? ”

“ — Je n’en ai donné que vingt-cinq ! proteste le vieux.

“ — Comment tout cela a-t-il fini ?

“ — Le Père va encore se fâcher ou se moquer de moi, mais pourrais-je lui mentir ? Les gens du village voulaient m’obliger à enlever moi-même le crottin de cheval et à faire des prostrations devant la pierre.

“ — Et tu le fis ?

“ — Oh ! non . . . J’envoyai mon fils cadet Jean, et moi, je m’absentai pendant une semaine . . . Ils furent bien attrapés.

“ — Je crois bien ! . . . Mais, toi, Jean, que fis-tu ?

“ — Ah ! Père, je faillis mourir ! Comme je ne voulais pas me prosterner, on m’assomma à moitié. Pour n’être pas tué tout à fait, je consentis à accomplir cinq prostrations et ils me laissèrent partir ! ”

* * *

Après cette histoire on passe à une autre et, jusqu’à une heure avancée, j’écoute patiemment leurs récits, afin de

bien pénétrer leur âme, c'est-à-dire leurs pensées, leurs préoccupations habituelles, pour prendre leur niveau et tâcher de leur faire un peu de bien.

“ — Si vous étiez venu ici le jour de la pleine lune, me dit l'un d'eux, vous auriez vu la procession des enfants.

“ — Quelle procession ?

“ — Est-ce que les chrétiens, quand ils ont des enfants malades, ne font pas cela à Keiryang ?

“ — Sans doute, cela doit aussi se faire à Keiryang ; mais, peut-être ici, n'est-ce pas la même chose.

“ — Ici, voici comment cela se passe, quand dans une maison un enfant prend mal aux yeux pour avoir trop mangé de riz (je ne vois pas bien la relation de cause à effet, mais je ne fais pas d'objection), la mère envoie un garçon faire le tour du village avec une trompette de bambou pour appeler ses camarades. Lorsque tous sont réunis, elle place le petit malade à califourchon sur son dos et, précédée de la bande bruyante qui frappe les haies et secoue les bambous, elle redit sans cesse en battant des mains :

Brillante lune, esprit puissant,
Laisse aux petits oiseaux leurs ailes.
Prends à l'un ses rondes prunelles,
Pour les donner à mon enfant.

Si tu m'exauces, lune blanche,
A ton lever, le prochain mois,
J'apporterai sur une branche
Un grand gâteau bien cuit pour trois.

Je ne mens pas. J'ai la farine :
Pour tant qu'en mangent les hiboux,
Pour tant qu'en mange ma voisine,
Pour tant qu'en mange mon époux.

“ La
en dehors
vivement
de rien.

“ L'en
pas répor
cession.

“ Les g

“ Ce ref
ou va l'étr

Comme j
enfants qu'i
m'affirment
païens, en c
Malgré mo

“ — Père,
nous en tenir
un enfant m
nos bons voisi
sion mon fils
mer s'il est gu
“ — Je sera

Pour toi, lune, il en restera
Assez pour te remplir le ventre.
Moi morte, te le portera
Mon enfant, si sans lui je rentre.

“ La chanson achevée, la mère dépose l'enfant endormi en dehors de la cour, le dos tourné vers la porte, et rentre vivement dans la maison, sans que le petit malade se doute de rien.

“ L'enfant s'éveille et appelle sa mère; mais elle ne doit pas répondre, sans quoi, il faudrait recommencer la procession.

“ Les gamins se dispersent en rentrant chez eux et crient :

Gare au tigre, copain !
Car il rôde à cette heure.
Qu'il croque, s'il a faim,
Le gros marmot qui pleure.

“ Ce refrain clôt la cérémonie. Le malade est guéri... ou va l'être. ”

* * *

Comme je demande à mes chrétiens s'ils connaissent des enfants qu'un pareil remède a guéris des maux d'yeux, ils m'affirment qu'un tel et un tel et encore un tel, notables païens, en connaissent...

Malgré moi, un éclat de rire m'échappe.

“ — Père, me dit l'un d'eux, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir sur ce point. L'autre soir, on a ainsi promené un enfant malade autour du village. Pour faire plaisir à nos bons voisins qui sont païens, j'ai envoyé à cette procession mon fils Jacques; il a vu l'infirme. Je vais m'informer s'il est guéri.

“ — Je serais bien étonné qu'il le fût, si on ne lui donne

pas d'autres remèdes que cette ronde superstitieuse et je suis attristé que tu aies envoyé Jacques grossir la bande des gamins.

“ — Mais que ferions-nous, tout seuls, si un de nos bébés, attrapait la même infirmité?... Que voulez-vous, Père ? on est bien obligé de vivre en bons termes avec les voisins : autrement la vie serait trop dure ! ”

* * *

Du coup les bras m'en tombent. Voilà le langage que me tiennent des gens baptisés depuis dix ans ! L'eau sainte a touché leur front sans que la grâce descendit jusqu'à l'âme.

Je m'efforce de leur montrer que personne ne peut à la fois servir Dieu et le démon, qu'il faut, une fois qu'on y a renoncé, ne plus revenir aux superstitions, même pour vivre en harmonie avec les païens.

Enfin, une chrétienne, qui peut-être a envie d'aller prendre du repos, veut bien s'apercevoir que je tombe de sommeil et demande qu'on récite la prière du soir.

Celle-ci terminée, je fais quelques pas au dehors et les épaisses ténèbres qui m'entourent évoquent en ma mémoire, comme un symbole infiniment triste, un incident de mon long voyage de France en Corée. Je me rappelle certaine nuit passée dans la mer Rouge à regarder un phénomène curieux. La fumée des machines et des nuages opaques empêchaient d'apercevoir les étoiles ; le bateau glissait dans une obscurité complète. Or voici, que, tout à coup, le long de l'immense paquebot, se mirent à onduler des vagues enflammées, en sorte que nous marchions dans un milieu tout incandescent. Le sillage lui-même se distinguait de la masse sombre de la mer, par un fourmillement merveilleux d'étoiles.

cel
nu
dor
feu
mes
pau
les t
la m
repr
dans

La
ferme
je fu
s'app
champ

Ah
Il y
à prier
allégre
là, dev
dévotio
inexpri
Ces p
ignorant
enfants
plein co
rément :

celles phosphorescentes. Mais, un peu plus loin, c'était la nuit complète. Et je me disais : " Ne suis-je pas ce navire dont le rapide passage dans la nuit païenne fait jaillir du feu et laisse un court sillage lumineux après lui ? Mais, à mesure que je m'avance, la trace brillante disparaît. Ces pauvres chrétiens, dont j'ai dissipé pour quelques instants les ténèbres et l'ignorance si profondes, vont retomber dans la nuit. Dans ces âmes, l'erreur, le paganisme lui-même, va reprendre son empire. Retrouverai-je encore un peu de foi dans cette maison à ma prochaine visite ? "

* * *

La nuit, assiégé de soucis, brûlé par la fièvre, je ne pus fermer l'oeil, et, au moment où je commençais à m'assoupir, je fus éveillé par les faisans qui, d'une colline à l'autre, s'appelaient pour aller picorer en bandes dans les champs et les rizières.

* * *

Ah ! qu'elle fut triste ma messe, ce jour-là !

Il y a des endroits où la ferveur des chrétiens, leur entrain à prier, leur joie de recevoir les sacrements, me donnent une allégresse intime qui est le plus pur de mon bonheur. Mais là, devant ces gens mal éveillés, en entendant réciter sans dévotion la prière du matin, j'avais un serrement de coeur inexprimable.

Ces pauvres Coréens, si lamentablement enlisés dans leur ignorance et surtout dans leur paresse naturelle, ce sont mes enfants ! Je répondrai d'eux devant Dieu. Je les aime à plein coeur. Est-ce que les mères ne s'attachent pas désespérément aux enfants, qui leur coûtent le plus de peine, qui

sont toujours pour ainsi dire entre la vie et la mort ?
N'ont-elles pas des tendresses, des indulgences inépuisables,
pour ceux qui ont mauvaise tête ?

Moi aussi, malgré tout, je veux arracher au paganisme
qui veut me les reprendre, ces grands enfants, dont le salut
m'a été confié. Si le chasseur qui voit s'enfuir une belle
pièce guettée pendant des heures entières, si le pêcheur qui
voit retomber à la mer de beaux poissons, ne peuvent se ré-
signer à leur déception, comment me résignerais-je, moi, à
voir se perdre des âmes faites pour la vie éternelle ? Non, je
ne les abandonnerai pas. Je passerai et repasserai sans
cesse dans ce petit vallon, tant qu'il me restera des forces et
ces ouailles si chères finiront bien par comprendre combien
leur destinée est précieuse. C'est la résolution que je prends
en quittant ces pauvres chrétiens qui me font de grandes
prostrations et de touchants adieux.

* * *

Tout d'abord, le voyage alla bien.

Nous suivions le long d'un ruisseau un chemin sablon-
neux où, malgré le dégel commencé la nuit, il n'y avait pas
de boue. Puis nous nous engageâmes dans un fouillis de col-
lines basses, de rizières, de bois, dont je crus bien que nous
ne sortirions pas. Mon cheval perdit deux fers ! Les chré-
tiens qui m'accompagnaient ne virent heureusement rien
d'extraordinaire dans cet accident.

Fatigué de descendre de selle et d'y remonter tous les cent
pas, je pris finalement le parti d'aller à pied. Au reste, à
mesure que nous approchions de la grande montagne, qui,
depuis le matin, nous barrait la vue et au-delà de laquelle se
trouvait notre gîte pour le soir, les sentiers devenaient plus

raides e
tellemen
dentes.

Vers 1

J'étais
dus me g
la porte
Me voil
ou nous
n'en desc
Nous pe
la jambe.
de la dern
nant et, co
trébucher
les maisons
de pieds e
printemps
ceinture.

Quand j'
juché sur u
sif de bamb
Pourtant
N'importe !
me balance
Je me scou
pas sortir de

raides et il ne restait guère de crinière à mon vieux cheval, tellement je m'y étais cramponné dans mes courses précédentes.

Vers midi, on s'arrêta à une auberge pour dîner.

* * *

J'étais tellement harassé que, lorsqu'il fallut repartir, je dus me glisser vers le mur de la chambre et m'acerocher, à la porte pour me mettre debout.

Me voilà de nouveau en selle. Le cheval crèvera, s'il veut ou nous roulerons tous deux dans les fondrières; mais je n'en descends plus.

Nous perdons un porteur, puis deux; tout le monde traîne la jambe. Enfin, nous voilà au sommet du dernier mamelon de la dernière ramification de la montagne. Encore un tournant et, comme chaque année, mon cheval ne manque pas de trébucher aux pierres du torrent en haut duquel s'étagent les maisons du village chrétien. Il me fait prendre un bain de pieds et j'estime que je m'en tire à bon marché. Le printemps dernier, il me fit entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il est incorrigible.

* * *

Quand j'arrive dans la cour du *kongso*, — vrai perchoir juché sur une muraille de pierres sèches entouré d'un massif de bambous, — je crois toucher au Paradis.

Pourtant je sais bien que la maison est pleine de vermine. N'importe! tout me paraît préférable à la dure selle où je me balance depuis le matin.

Je me scuiens très bien que, le sotier gauche ne voulant pas sortir de l'étrier et le seuil de la porte étant très haut

au-dessus de la cour, je regardais d'un oeil d'envie la litière d'une vache dans l'écurie et je pensais : " Ah ! me coucher là tout de suite, sur un fagot de paille fraîche ! Quelle béatitude ce serait ! "

Il est de tradition dans ce village que, chaque année, à peine arrivé, je dois effrayer les sangliers en tuant quelques pigeons dans les bambous. Cette fois, pigeons et sangliers peuvent roucouler ou grogner tranquilles, je suis exténué et je me laisse tomber comme une masse sur la natte neuve de la chambre qui sert d'oratoire.

* * *

Hélas ! je ne tarde pas à être aux prises avec mon " bourreau ".

J'appelle ainsi Cyprienne, une vieille chrétienne qui finira par désarmer la mort à force de geindre.

Ce qu'elle offre de touchant, la bonne femme, c'est qu'elle se lamente sur tous et sur tout, sauf sur elle-même.

Elle m'a voué non seulement une affection maternelle (ses 69 ans lui en donnent un peu le droit !), mais un véritable *culte*. Le mot n'est pas trop fort.

* * *

Il y a deux ans, elle m'arriva, un soir d'été, les vêtements tout trempés de sueur, l'oeil en feu, les cheveux dénoués, une tête de folle :

" — Je veux tuer quelqu'un ! disait-elle, je veux tuer quelqu'un ! Mais auparavant il faut que je vous parle. "

Je ne pus m'empêcher de dire tout haut :

" — Elle a attrapé une insolation ! "

Me regardant avec un sourire d'amertume et de fureur concentrée :

" — N
pas folle
grande e
" — Q
" — Il
compte d
giner, et
" — Qu
" — Oh
Père. "

Toutes l
les confide
avait vom
et contre n
chrétien de
res prenne
gnant à ca
Quand el
peu de mor
toute sa pr
J'allai pr
Mais elle
sine :
" — Oh ! j
entendu ce
jusqu'à la n
allée l'att
n'est pas ren
aime pas con
venir vous tr
le tuer ! "

“ — Non ! répliqua-t-elle, je ne suis pas malade, je ne suis pas folle ; mais le Père ne peut pas comprendre combien grande est ma colère !

“ — Qu’y a-t-il donc ?

“ — Il y a qu’un païen de mon village a colporté, sur le compte du Père, les plus vilaines choses qu’on puisse imaginer, et moi, je pourrais rester tranquille !

“ — Qu’a-t-il dit, ce païen ?

“ — Oh ! c’est affreux et je ne puis le répéter qu’au Père. ”

Toutes les personnes présentes se retirèrent et je recueillis les confidences saccadées de Cyprienne. Le païen, en effet, avait vomi des vilénies contre les missionnaires en général et contre moi en particulier, parce que j’avais défendu à un chrétien de lui donner sa fille pour bru. En Corée, les injures prennent tout de suite un caractère extrêmement répugnant à cause du cynisme des expressions.

Quand elle m’eut tout raconté, je commençai à lui faire un peu de morale ; mais je restais persuadé qu’elle n’avait pas toute sa présence d’esprit.

J’allai prendre quelques abricots pour les lui donner.

Mais elle sortit de sa ceinture un grand couteau de cuisine :

“ — Oh ! je n’ai pas soif, me dit-elle. Si vos oreilles avaient entendu ce qu’ont entendu les miennes, elles en tinteraient jusqu’à la mort. Il faut que je le tue ! Hier au soir, je suis allée l’attendre devant la porte de sa cour. Il a eu peur et n’est pas rentré. Mon mari, qui n’a pas mon sang et ne vous aime pas comme moi, m’a tellement répété qu’il valait mieux venir vous trouver d’abord, que je suis venue. Mais je veux le tuer ! ”

J'étais fort embarrassé.

Néanmoins, sachant que j'avais affaire à une chrétienne de grande foi, qui se laisserait subjugué par la parole convaincue du prêtre, je ramassai tout ce que je pus de ruse et d'énergie, et je lui fit tout un discours :

“ — Evidemment, ce coquin-là est coupable et, si j'étais païen, j'irais moi-même avec une trique lui faire rentrer dans sa gorge ses grossières insultes. ”

Elle souriait d'aise. Enfin le Père comprenait . . .

“ Mais Notre-Seigneur a été calomnié, vilipendé, crucifié, et Lui, qui aurait pu écraser ses ennemis, leur a pardonné. Ou bien il faut que je jette ma soutane et que je renonce à mon caractère de prêtre, ce qui est impossible, ou bien il faut qu'à l'exemple de Jésus, je pardonne.

“ — Oh ! s'écria-t-elle, les yeux ruisselants de larmes, puisque vous m'avez parlé ainsi . . . Pourtant ce coquin . . . Mais puis-je désobéir à Notre-Seigneur ? Eh bien ! je ne le tuerais pas ; mais on se moquera de moi et du Père.

“ — Qu'importe ?

“ — Oh ! les missionnaires ! Si les païens connaissaient leur âme ! . . . ”

On la fit manger et elle repartit tout de suite pour aller rassurer le païen, lequel, — je l'ai su plus tard, — était fort ennuyé d'être poursuivi par une vieille femme. Il n'aurait pu la toucher du bout du doigt sans se déshonorer ; ainsi sont les moeurs coréennes.

(À SUIVRE)